Le Courrier du

Cinema

Photos inédites de vos vedettes préférées

8¢

Vol. 3 — No. 6

JUIN 1938

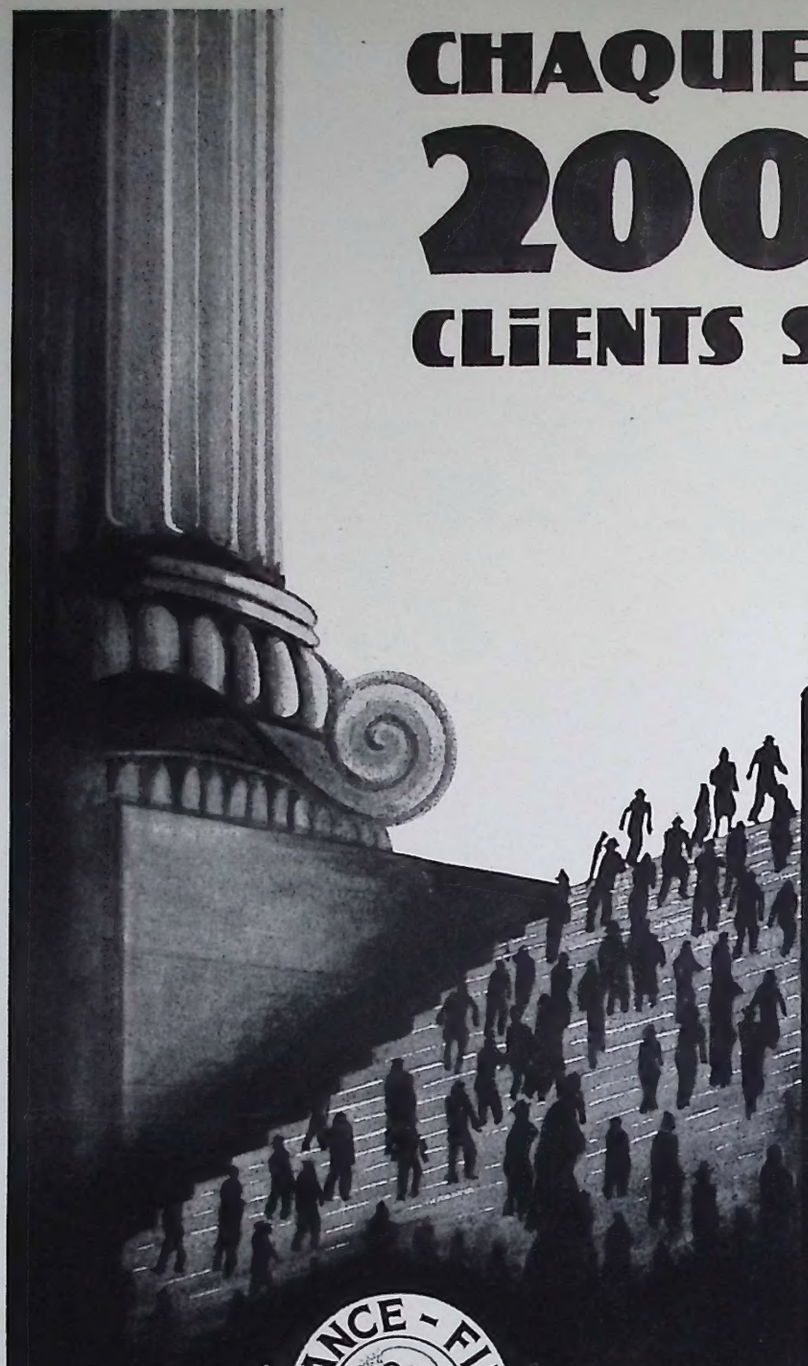
Montréal

LE CHIC

Henri Garat

plus populaire que jamais

CHAQUE SEMAINE
200,000
CLIENTS SATISFAITS



Le Canadien-français doit fréquenter assidûment le film français.

C'est un hommage à rendre à notre langue qui trouve dans le cinéma son plus vaste médium d'expansion et d'expression. A valeur égale, le film de Paris tient tête à n'importe quelle production étrangère par l'élégance de ses vedettes, la qualité du dialogue, l'originalité du sujet et la sûreté du traitement technique.

Le film français recueille chaque semaine les applaudissements d'une formidable clientèle. Si celle-ci a atteint le chiffre de 200,000 c'est que le spectacle a su maintenir sa réputation en ne cessant jamais de plaire.

DEVENEZ UN HABITUE
DU CINEMA FRANCAIS !

VOS SOIREES VOUS LAISSERONT UN SOUVENIR TOUJOURS AGREABLE !

FRANCE - FILM
MONTRÉAL

FRANCE-FILM

COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE

PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANCAIS.

ÉDIFICE RAILWAY EXCHANGE. 637 OUEST RUE CRAIG. MONTREAL.

LE COURRIER DU CINÉMA

Vol. 3 — Numéro 6 Juin 1938

La leçon d'une carrière

Pierre Mingand

Très jeune Pierre Mingand se sentit attiré par le théâtre. Débutant avec Ray Ventura il travailla si bien qu'il devint vedette aux Folies-Bergère. La gloire l'attend au cinéma.

LA carrière de Pierre Mingand est de celles qui font rêver la jeunesse et croire aux miracles. D'un jour à l'autre, ce jeune homme absolument inconnu a fait une ascension "verticale" au firmament du cinéma, et, brûlant les étapes, a conquis d'emblée la grande vedette. Ce garçon charmant, qui possède les dons les plus divers, qui est musicien, pianiste, comédien, artiste de cinéma, n'a pas, comme tant de ses camarades, longuement peiné pour gagner ses galons et gravir un à un les échelons qui conduisent au sommet. D'un bond prodigieux, il a atteint tout de suite le faîte.

D'autres en auraient perdu la tête, ou tout au moins se seraient sentis pris de vertige. Mais Pierre Mingand, si heureusement doué de toutes les manières, possède encore un étonnant contrôle de soi-même et une vigilance artistique qui l'ont gardé de se croire vraiment "arivé". Du plomb dans la tête, certes, il en a, et c'est grâce à cela certainement qu'il n'a pas fini de nous étonner.

— Dès l'âge de six ans, explique-t-il, j'étais passionné pour le cirque. On m'y emmenait lorsque j'étais bien sage, et, au retour, mes parents me demandaient ce que j'avais vu. Alors, à la grande joie de l'entourage, j'imitais les principaux numéros, les clowns surtout, qui avaient toute ma sympathie. Au lycée, ces dons d'imitation ne cessèrent pas de se manifester et, bientôt je fis partie de nombreuses sociétés d'amateurs.

"Mes parents ne voyaient pas d'un trop mauvais oeil ces petites incursions dans le monde de la fantaisie; mon père était artiste peintre, ma mère pianiste remarquable, ancienne élève du Conservatoire de Paris. Sous sa direction, j'avais appris la musique et je me passionnais toujours pour les chansons. La danse, également, me tentait beaucoup, et les sports, en général. Pourtant, il n'était pas question pour moi de devenir un artiste professionnel. Mon père tenait beaucoup à me faire entrer "dans les affaires", connaissant par sa propre expérience les difficultés que rencontre tout débutant dans la carrière artistique. C'est ainsi qu'après mon bachot je me vis aiguillé vers le commerce. Il fallait gagner ma vie. Mais je n'abandonnais pas pour autant mes désirs, et mon démon me tracassait sans repos. Je multipliai mon activité dans différentes sociétés d'amateurs et, tout doucement, cela m'amena au régiment.

"Entre temps, j'avais travaillé longuement à l'école d'éducation physique de Joinville, alors fameuse. Adorant les sports, j'ai appris là des "tours de force" et, aujourd'hui encore, je puis faire le saut périlleux. J'étudiai aussi la danse, toutes les danses acrobatiques; puis, libéré du service militaire, je repris mes occupations commerciales, avec un goût moins vif. Je me sentais invinciblement poussé vers la scène.

Un jour quelques camarades et moi nous eûmes l'idée de fonder un orchestre d'amateurs. Nous groupâmes ainsi quelques amis possédant de petits talents et, ayant trouvé un chef, on commença de s'entraîner... Les répétitions ne furent pas très brillantes, on raclait, on soufflait, sans conviction, comme sans humour... Mais, peu à peu, cet ensemble se galvanisa, on inventa des gags, et c'est ainsi que se créa le jazz de Ray Ventura dont je fis partie pendant plusieurs mois.

"Pendant ce temps mon père commençait à s'inquiéter de me voir trop occupé par les "arts". Il prétendait que, pour la clientèle, "ça ne faisait pas sérieux". Je n'en disconvenais pas, mais comment concilier la volonté paternelle, que je respectais toujours en bon fils, avec ce besoin de me dépenser qui me poussait vers le music-hall ?

"Je demandai un délai de grâce qu'on m'accorda. Notre "numéro" avec l'orchestre des camarades était presque prêt... Enfin, nous auditionnons à l'Empire. Grosse émotion, et vive résistance du côté paternel.

Patatras ! notre numéro remporte un succès triomphal et j'y ai moi-même une grosse part personnelle".

"Presque aussitôt, je suis engagé aux Folies-Bergère, avec la vedette. J'avais un de ces tracs!... Et une telle conscience de ne rien savoir du tout!... Puis, j'ai continué, j'ai fait ds tours de chant, des imitations.

"J'ai fait des parodies de sport en boxeur, avec accompagnement de disques évoquant les bruits de la foule... Et, brusquement, on m'engage pour tourner dans un film : *La Guerre des Valses*. Naturellement, comme je n'avais jamais fait de cinéma, on me distribua l'un des principaux rôles, aux côtés de Fernand Gravey, celui de Johann Strauss ! Le film était d'une grande difficulté, tourné d'un bout à l'autre en musique et preque en dansant. Vous jugez si j'étais à l'aise, moi qui n'avais jamais été confronté avec une camera !...

"Puis, ce fut *Quadrille d'Amour*, avec Irène de Zilahy. Et enfin, "*Abus de Confiance*" avec Danielle Darrieux.

A nos lecteurs

Vous avez la parole !

Paris ne fut pas construit en un jour ! Nous ne saurions prétendre que notre "Courrier du Cinéma" est déjà parfait. Le croire serait se rendre ridicule aux yeux de nos lecteurs.

C'est à ceux-ci que nous adressons aujourd'hui ce billet. Encore sous la bonne influence de la fête de Pâques nous voulons prendre des résolutions susceptibles de nous aider à devenir l'homme nouveau, si l'on peut s'exprimer ainsi. C'est-à-dire que nous voulons continuer à améliorer le "Courrier du Cinéma" et pour cela nous demandons les suggestions de nos lecteurs et de nos abonnés.

Si, par exemple, vous étiez propriétaire de ce magasine que feriez-vous ?

Est-ce aux illustrations que vous donneriez de l'importance ou à l'information ?

Quel espace accorderiez-vous au roman, si toutefois vous décidiez d'en avoir un ?

Changeriez-vous la toilette typographique ? Feriez-vous des améliorations ? Si oui, lesquelles ?

Comme on le voit nous invitons nos lecteurs à nous écrire nos vérités. Qu'on y aille sans réserve le rédacteur du "Courrier" ne craint pas la lutte et l'action. Il est à la recherche de la formule la plus agréable aux habitués des choses du cinéma et n'aura de cesse qu'il l'ait trouvée.

Amis lecteurs ne vous gênez pas pour nous confier vos impressions et suggestions. Si les réformes suggérées sont réalisables elles le seront dès le mois prochain. Nous tiendrons compte de toutes celles qui nous seront adressées et aucune ne sera rejetée qu'après mûre et sérieuse réflexion et étude.

Nous désirons une critique constructive. "Le Courrier du Cinéma" est le *seul* organe mensuel *strictement consacré au film français*. C'était se fixer une exclusivité bien sévère mais, jusqu'ici, la direction a conscience d'avoir donné le coup d'épaule qu'il fallait.

Rien ne nous fera donc autant plaisir que d'acquiescer aux demandes de nos lecteurs et lectrices. Dites-nous vos vedettes préférées. Nous publierons d'elles des photos inédites, exclusives, sur grand format qu'il vous fera plaisir de conserver.

Cinéphiles français le "Courrier" est à vous ! C'est votre organe ! Il sera ce que vous voudrez qu'il soit.

Pour sa part, la direction veut l'améliorer constamment et prouver que la matière d'information française se rattachant aux films, aux metteurs en scène, aux artistes de Paris est une ample moisson où la nouvelle à intérêt, le document instructif se trouvent en abondance.

Lecteurs et lectrices l'appel vous est fait. Vos suggestions seront accueillies avec joie. A toutes nous donnerons l'étude nécessaire et, ainsi, vous aurez contribué par le vôtre à l'effort que nous tentons dans un domaine où les nôtres sont appelés, tout autant que les Américains, à tenter et à réussir surtout de grandes et belles choses durables.

LE COURRIER DU CINEMA ENRG. est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de $1.00 par an. Représentant à Toronto, M. S. H. Marks, 3, St. Charles St. W. Représentant à Québec, M. H. W. Vance, Théâtre Arlequin. Représentant à New-York, M. Peter H. White, 729, Seventh Avenue. Représentant à Los Angeles Californie, M. Jack Drum, 8818 Dorrington Avenue. Distributeur à Montréal, MM. Charron & Fils; à Québec, Agence québecoise de distribution Enrg., M. Williams, Chicoutimi. Chaque copie se vend huit sous. Adressez toute correspondance au bureau principal, 1425, rue Ste Elsabeth, à Montréal. Le Courrier du Cinéma est l'organe mensuel des théâtres principaux distributeurs et producteurs de film du Canada et des Etats-Unis.

Henri Rollan, l'amoureux tourmenté

Sous son front soucieux et son rire amer Henri Rollan cache une sensibilité délicate et une admirable force d'âme. — Un artiste qui doit ses galons à un travail acharné. — Homme du monde exquis

A l'écran, le sombre regard pensif de Henri Rollan, son front soucieux, son sourire réticent, presque amer, semblent le condamner à jouer éternellement les amoureux anxieux, les tourmentés. Tout ce qui, dans le physique de cet élégant artiste, dénote un instinct d'analyse, paraît le vouer aux coups du sort . . .

A la ville, rien ne subsiste de cette expression tendue. Les yeux noirs de Henri Rollan pétillent d'intelligence, de gaîté. Dès qu'on bavarde avec lui, on découvre chez lui une charmante qualité d'ironie, sans rosserie, une ironie de potache spirituel qui s'exerce volontiers à ses propres dépens, s'amuse à camper en quelques traits vifs et justes la caricature des gens qu'il a connus, étudiés, appréciés. L'esprit de Henri Rollan est aussi jeune que son allure. Et c'est gaîment qu'il évoque une carrière heureuse, où l'effort lui-même avait quelque chose d'allègre et de confiant:

LA SAINTE HORREUR DES CHIFFRES

— Croiriez-vous que j'ai failli être mathématicien. Eh! oui . . . Au temps de mon adolescence, chaque famille bourgeoise entendait déléguer un de ses héritiers à l'Ecole Polytechnique. Par respect pour cette tradition, je piochais donc les mathématiques au lycée Saint-Louis. Je dois dire que je m'appliquais consciencieusement, mais je sentais bien que je n'avais pas le feu sacré . . . Je revois encore certain professeur, couvrant le tableau noir de colonnes de chiffres, qui s'en allaient de guingois vers la gauche à mesure qu'elles s'allongeaient vers le bas. Et, quand il avait fini, notre professeur se retournait vers nous, marquait un temps de silence à la manière d'un acteur qui prépare un effet irrésistible et concluait, en désignant les rébarbatives équations : "Et quelle élégance, messieurs, dans cette solution!" Les plus "calés" de mes camarades admiraient. Moi, je ne "pigeais" pas précisément l'élégance en matière de chiffres . . . C'est grâce à ce simple détail que j'acquis la certitude de n'avoir pas le don. Mais j'admirais l'effet du professeur, toujours le même. Car j'appréciais déjà le talent chez les comédiens . . .

"De mois en mois, les mathématiques m'ennuyaient davantage. A la fin, je renonçai à devenir polytechnicien. Seuls, le théâtre et la musique m'intéressaient, me paraissaient dignes de remplir une existence, de mériter mes efforts. J'étudiais le violon avec une passion qui me fit un instant hésiter sur le choix de ma carrière. Serais-je acteur ou virtuose? J'exposai ce dilemme à mes parents et j'eus la chance — contrairement à beaucoup de futurs comédiens — de les voir s'intéresser à mes projets. Pour eux, l'essentiel était que je me choisisse une profession à mon goût.

"De nombreux musiciens fréquentaient notre maison, entre autres Mangin, le chef d'orchestre de l'Opéra. Ce fut lui qui m'incita à opter pour le théâtre.

"J'entrai donc au Conservatoire, où je ne séjournai qu'un an. Et je débutai à l'Odéon, sous l'active direction d'Antoine. Une fameuse école, qui obligeait les jeunes artistes à aborder tous les genres, du répertoire classique aux pièces réalistes du Théâtre Libre. Avec des maîtres comme Paul Mounet et Antoine, comment un débutant épris de son métier n'aurait-il pas progressé? Cette fois, je me sentais dévoré par le feu sacré. Rien ne me paraissait impossible. C'était une heureuse époque, où l'espérance ne nous quittait jamais, où le découragement était inconnu. Le théâtre jouissait alors d'un attrait que ne concurrençait pas le cinéma, encore en enfance. Les jeunes comédiens ne s'inquiétaient pas du lendemain, sûrs qu'ils étaient de faire, ici ou là, quelques cachets de dix francs . . . dix francs-or, cela nous semblait magnifique en ce temps-là! Pour les gagner, nous acceptions parfois de véritables gageures . . .

LES CONSEILS DU GRAND MOUNET

"Tenez . . . je me rappelle certaines représentation d'OEdipe Roi, en plein air, au moment où le public fréquentait tous les théâtres de verdure. Oedipe, c'était le génial, l'harmonieux Mounet-Sully. Tirésias était incarné par Henry-Perrin, grand tragédien trop tôt disparu, qui créa le Danton de Romain Rolland. Moi, j'étais Créon, roi de Thèbes : tout simplement! Cela m'effrayait un peu. Entre Mounet-Sully, cette vivante cariatide, et Henry-Perrin, ce géant, l'adolescent que j'étais avait nettement conscience de paraître un peu grêle . . . Mounet-Sully riait de mes scrupules et m'encouragait paternel:

" — Ça ne fait rien, mon petit! Bombe le torse, élargis les épaules, redresse-toi, et tu seras un roi de Thèbes très convenable!

"J'obéissais, je faisais de majestueux effets, et mes aînés, indulgents, affirmaient que ça n'allait pas mal du tout . . . C'est égal, à distance, je me rends très bien compte que je devais avoir l'air d'un haricot plus que d'un tyran!

"Tout cela m'amusait. J'aimais partir en tournée, voir du pays, apprendre du nouveau. Cela dura jusqu'à la guerre . . .

"A cette époque, j'avais déjà fait connaissance avec le cinéma. Ah! les souvenirs du Film d'Art et de nos premiers films muets! Là encore, je me suis bien amusé! Je me souviens d'un film historique, L'Héritière, où Paul Mounet silhouettait un Louis XI qui jouait de vilains tours à Marie de Bourgogne, fille du Téméraire. Moi, j'étais le duc de Nemours . . . Et, sur un plateau voisin, Dehelly ressuscitait d'Artagnan dans la toute première version muette des Trois Mousquetaires. Je ne savais pas, alors que je figurerais moi-même, quelques années plus tard, dans une seconde reprise!

TOURNEES UN PEU PARTOUT

"A la fin de la guerre, je fus engagé à la Comédie-Française . . . "

Ici, Henri Rollan marque un léger temps, à la façon de son "prof de math". Mais sa feinte gravité ne dure guère; ses yeux rient, plus malicieux que jamais. Derrière sa main, il glisse cette confidence :

— Je n'y suis pas resté longtemps . . .

"Il m'a suffi de dix-sept mois pour établir un bilan des qualités et des défauts de l'illustre maison, pour comprendre aussi que je n'avais pas grand'chance d'y travailler comme j'en avais envie. Je repris donc ma liberté.

J'avais besoin d'activité. Je fus servi. Dès lors, j'ai joué un peu partout: Théâtre de Paris, Gymnase, Porte Saint-Martin . . .

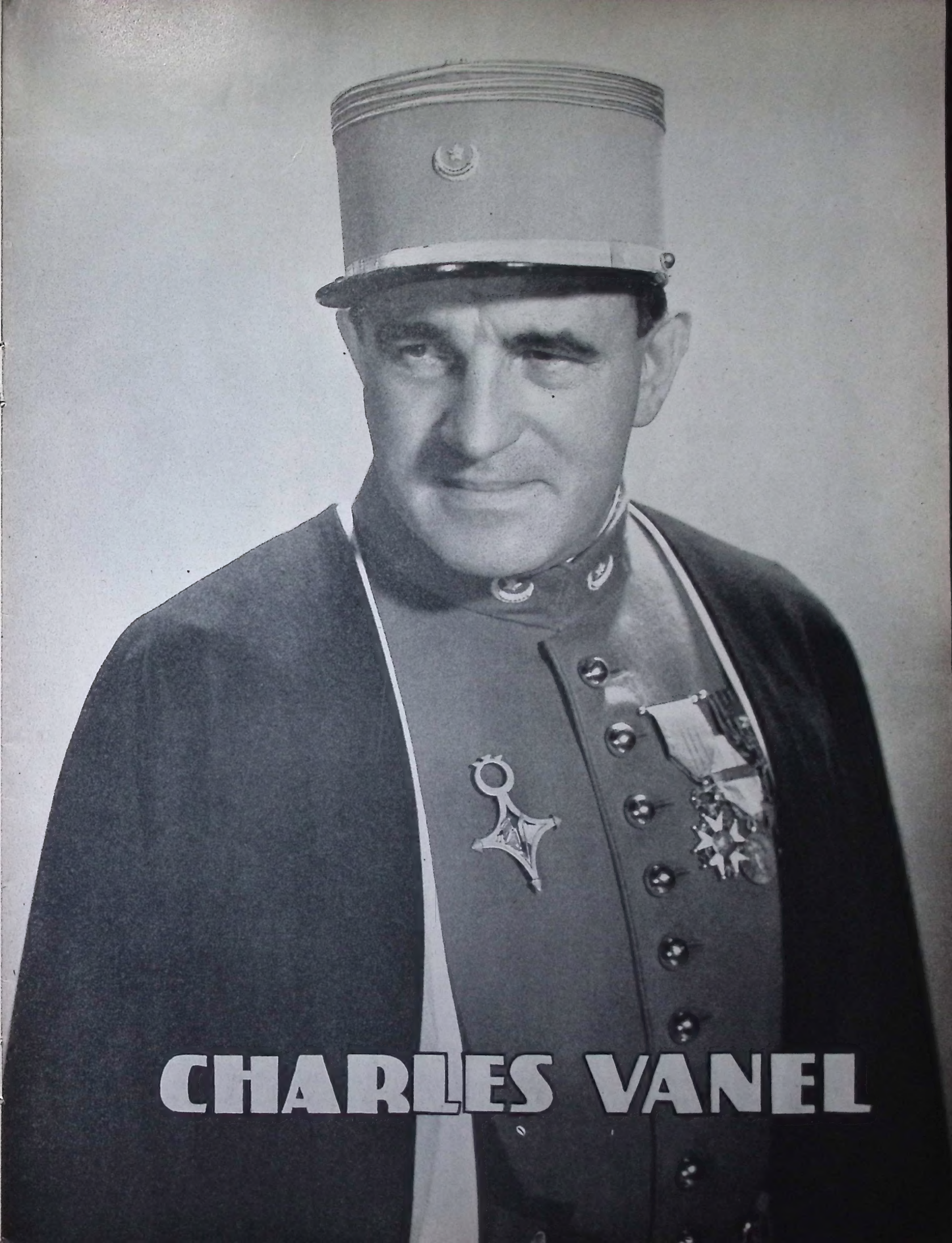
"Mais ce qui m'a laissé les meilleurs souvenirs de ma carrière, ce sont les tournées que j'organisais à travers l'Europe et les deux Amériques. Ça, c'était du travail!

"Songez que, pour la seule République Argentine, nous partions avec un répertoire de vingt à vingt-cinq pièces pour trois mois! Inutile de vous dire que cela représentait une jolie variété de programmes! Ce répertoire allait du classique aux pièces du boulevard, en passant même par le Palais-Royal. Et, oui! Vera Sergine et moi, nous jouions exactement de tout! A mes rôles de jeune premier dramatique, j'ajoutais le genre Jules Berry, les Paul Bernard (j'étais alors plus jeune . . .) J'ai joué **La Huitième Femme de Barbe-Bleue**, la même semaine que **On ne roule pas Antoinette**. Et je sais par expérience que le vaudeville est plus difficile à jouer que la comédie dramatique!

"Cela représentait deux ou trois premières par semaine. Et, comme nous avions affaire à un public d'abonnés, il s'agissait de ne pas décevoir la clientèle! A la fin du troisième mois, je vous assure que nous reconnaissions du premier coup d'oeil l'occupant de tel fauteuil ou de telle loge !

Le regard franc et doux d'Henri Rollan le type parfait du gentilhomme racé.

"Quelle existence! J'assumais toutes les responsabilités: celle du succès artistique dépendait du choix des pièces et de notre interprétation; celle du succès financier dépendait de la publicité . . . Je ne devais pas seulement gagner ma vie, mais celle de tous les camarades que j'avais engagés. Cela représente une jolie somme de soucis, d'insomnies, d'appréhensions . . . Mais, une fois en scène, quelle joie de changer sans cesse d'interprétation! Je suis de ceux qui n'aiment pas à être classés une fois pour toutes dans un genre dont ils demeurent prisonniers.


CHARLES VANEL

ODETTE FLORELLE

L'"INNOCENT" création comique de Noël-Noël

En haut, à gauche : Noël-Noël prend au sérieux son rôle de papa adoptif. A droite : Devenu Cosaque par un tour du sort, Noël-Noël console Madeleine Robinson, jolie vendeuse de violettes. En bas, à gauche : Sous le regard joyeux de Madeleine Robinson, Noël-Noël fait l'essai d'un truc de cartes qu'il ignore, sur la personne du gendarme Génin qui semble méfiant, comme de juste. A droite : Noël-Noël, en plein drame, s'aperçoit qu'on a exploité sa tendresse et son bon coeur.

Un bijou de comédie dans un cadre nouveau

NICOLAS est un garçon à l'air doux, sur les traits duquel la misère a laissé une impression profonde.

Pour assurer sa subsistance, il vend des violettes le soir à Montmartre devant la façade d'une boîte de nuit : "Le Prince Igor", cabaret à l'atmosphère faussement russe. Devant ce même établissement, une petite bouquetière, Lisette, vend aussi des violettes et une douce sympathie rapproche ces deux êtres dans leur même infortune.

Grégor, le patron du cabaret, est le chef d'une bande organisée, trafiquant de stupéfiants, que la police surveille déjà de très près. Les agissements de ces individus sont connus d'un fin limier, Delmas, qui ne réussit cependant pas à les prendre sur le fait.

Grégor et ses complices livrent la poudre blanche à leur clientèle par un moyen très simple : dans les bouquets de violettes de Parme se trouve dissimulée la précieuse "camelote". Par suite de circonstances imprévues, Nicolas se trouve engagé par Grégor pour vendre ces bouquets à l'intérieur du "Prince Igor". Il est habillé en cosaque avec une énorme toque de fourrure et de superbes bottes rouges. Il s'étonne un peu de vendre ses bouquets 150 francs, mais estime que les clients de ce cabaret extra-chic adorent les fleurs; d'ailleurs, comme il est au chaud, il trouve la situation inespérée.

Cependant, un soir, un client fait scandale, les bouquets ont été augmentés à 200 francs et ce dernier ne trouve pas à l'intérieur l'étui convoité. L'explication était facile : Nicolas, ignorant le trafic auquel on le faisait se livrer, avait vendu un bouquet de violettes prélevé sur le papier à Lisette avec l'espoir de lui faire gagner 200 francs. Grégor et ses complices ne comprennent pas le subterfuge, tandis que Nicolas, *"L'Innocent"*, passe pour un garçon très fort vis-à-vis du policier qui croyait flairer la bonne piste.

Pendant ce temps, la discussion entre les bandits et le client volé tourne mal et Grégor décoche un coup de poing formidable au consommateur récalcitrant qui tombe lourdement sur le coin d'un bureau. Il ne se relève plus. La situation est grave et il faut faire disparaître le corps rapidement. On le met dans une malle qu'une camionnette acheminera jusqu'à la villa de banlieue qui sert de refuge aux mauvais garçons. C'est l'Innocent qui est chargé de conduire l'auto et, naturellement, il ignore le contenu de la malle.

Nicolas est heureux à l'idée de cette promenade imprévue à la campagne et il invite Lisette à l'accompagner. En chemin, il fait monter deux gendarmes qui allaient dans la même direction : émoi des comparses de la villa en apercevant les uniformes à l'arrivée de la camionnette.

NOEL-NOEL DEVIENT BONNE D'ENFANTS!

Une nouvelle aventure attend Nicolas à la villa. Un complice a réussi à se faire confier les trois enfants d'une famille aisée avec l'espoir de toucher une forte rançon. On prie Nicolas, sous un prétexte plausible, de garder ces petits et voilà notre Innocent prenant très au sérieux son rôle de bonne d'enfants.

Mais, à Montmartre, l'enquête menée par Delmas fait de grands progrès et la police cerne "Le Prince Igor". Les bandits sont décidés à se défendre et c'est un siège en règle qui se déroule. Grégor réussit à fuir par les toits pour rejoindre la fameuse villa où Nicolas est maintenant devenu le grand ami des gosses.

Finalement, c'est grâce à l'Innocent, avec la complicité de Lisette, que Grégor est livré aux policiers cousu dans ses propres vêtements, comme dans un sac.

Les enfants sont encore cause de nombreux incidents avant de retrouver leurs parents alarmés. Mais ceux-ci deviendront les bienfaiteurs de l'Innocent qui réalise son beau rêve dans une boutique de fleuriste délicieusement achalandée : Nicolas et Lisette ne se quitteront plus désormais.

Madeleine Renaud est rentrée d'Allemagne

C'EST dans une tranquille rue de Passy, calme comme une rue de province, un grand pavillon, entouré d'un jardin; il y a de grands arbres, des allées semées de gravier, des parterres qui seront fleuris d'ici quelques semaines, mais qui sont encore noirs et bruns et qui sentent la bonne terre, odeur d'avant-printemps...

La maîtresse de maison est rentrée.

Elle revient de Berlin après avoir fait un petit crochet par la Normandie. La Normandie, son pays natal encore enveloppé des brumes des premiers jours d'été.

— Mes impressions de Berlin? Heureuse de mon travail, heureuse de mon personnage de pauvre femme maltraitée par la vie, heureuse surtout de retrouver, après des mois, Pierre Blanchar, mon bon camarade de *La Couturière de Lunéville* qui est aussi mon partenaire dans *l'Etrange M. Victor*.

"...Ce qui me préoccupe? Trouver de bons scénarios... L'unique raison qui m'a tenue loin du studio depuis ces derniers mois, c'est la médiocrité des oeuvres qu'on m'a proposées... Je ne peux comprendre pourquoi nos producteurs s'obstinent à dédaigner tant d'histoires merveilleuses, tant de romans capables d'inspirer nos scénaristes...

"Et je ne parle pas de films qui nécessiteraient des budgets particulièrement coûteux; non, mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi — alors que le public sait bien manifester ses préférences — on s'obstine à préférer telle histoire— vaudevillesque, le plus souvent — à telle autre.

"Alors, j'attends, j'attends pour ne tourner vraiment que ce que j'aime !... Que voulez-vous ? Je suis gâtée... La Comédie-Française me donne des rôles adorables... Et cela me rend encore plus difficile !

"Pourtant, j'ai un projet en perspective, une chose qui me séduirait infiniment !... Mais... vous savez combien fragiles quelquefois se révèlent les combinaisons de cinéma... Sitôt que je serai vraiment fixée, je vous en ferai part."

FEMME CAPITEUSE

Viviane Romance, femme étrange au charme ténébreux qu'on applaudira bientôt dans "Quai des brumes".

Si émouvants dans leur sincérité

UN gosse à côté d'un vagabond, et c'est une date du cinéma. Vous savez bien, le gosse qui casse les vitres *en douce* pour que le petit homme à melon et badine trouve derrière lui du travail. Qui oublierait *le Kid* de Chaplin et Jackie Coogan ?

Faire un spectacle avec un enfant comme vedette ? Le théâtre n'ose pas. Mais l'écran laisse venir à lui les petits enfants et leur fait une place d'honneur. Si, à la scène, on confie le rôle de Poil de Carotte à une grande actrice *en travesti*, Berthe Bovy, à l'écran on le donne à un vrai petit garçon, Robert Lynen; ainsi l'art au théâtre doit souvent remplacer la nature; le rôle du petit garçon joué par une femme y est une convention aussi bien acceptée que la toile bleue qui figure le ciel; Beaumarchais fait de son Chérubin un garçon de 14 ans, mais exige que le rôle soit tenu par une jeune femme; tradition toujours respectée. Le cinéma, art du réel, doit sans doute serrer de plus près notre faculté d'illusion; s'il figure un arbre, un ciel, nous les voulons vrais; de même pour les gosses: il les faut "nature".

Les gosses des films français sont émouvants. On les a choisis, comme Chaplin choisit jadis son Kid, parce que leur existence, leur accent, leur visage se rapprochaient du rôle et, le rôle fini, ils ont repris dans la vie leur place d'enfant. L'esprit français accepte mal sans doute qu'un enfant devienne une vedette. Méfiance raisonnable; qu'on pense à l'enfant vedette qui grandit inexorablement et qui perd alors le génie que seul lui donne son âge. Quand Shirley aura quinze ans, il n'y aura plus d'enfant prodige. Et là, rien à faire pour réparer des ans l'irréparable outrage; à cinquante ans, on peut en paraître quarante; mais à quinze ans, on aura du mal à en paraître huit.

Les gosses du cinéma français grandissent heureusement en dehors de l'écran, on n'en a point fait des héros, des stars en herbe; ce sont de braves petits gars et de gentilles fillettes qui ont réalisé à merveille ce qu'une ou deux fois le caprice de l'écran leur a demandé, et puis on ne les a plus revus, comme si discrètement, en enfants bien sages, ils avaient dit : "Bonsoir, m'sieurs, dames, la compagnie, on retourne chez nous, dans la vie".

Et cela empêche-t-il que Gavroche, Cosette, Poil de Carotte, aient su, comme bien d'autres, faire rire et pleurer ?

Réflexes d'auteurs

QUELQUES heures avant que le Grand Prix du Cinéma Français soit décerné à "Légions d'honneur", la jeune critique indépendante attribuait pour la seconde fois le Prix Louis Delluc, destiné à récompenser, lui aussi, le meilleur film de l'année.

Mais le premier prix est décerné uniquement à un film dont le producteur a fait offifciellement acte de candidature et versé des droits d'inscription.

Pour le Delluc, au contraire, aucune formalité n'est nécessaire. Les membres du jury votent sur tous les films présentés jusqu'au jour de la délibération.

Celle-ci fut passionnée. Et l'on assista à ce spectacle pittoresque : Henri Jeanson votant contre "Prison sans Barreaux" dont il avait écrit les dialogues, mécontent sans doute des concessions faites dans l'élaboration du scénario; et Marcel Achard faisant manquer le prix à Pierre Chenal pour "Alibi" auquel il avait collaboré, en votant blanc.

Un seul film aurait pu réaliser l'unanimité: c'est "La Grande Illusion".

L'importance du maquillage

PEUT-ETRE n'y avez-vous jamais songé, mais le maquillage a pour le film une extrême importance. Le même intérêt sans aucun doute que le décor, que les costumes, que le son.

Le producteur décide qu'il fait un film d'époque. Les décorateurs préparent un cadre de l'époque choisie. Les artistes dessinateurs préparent pour le costumier la maquette de costumes d'époque.

Et les personnages qui porteront ces costumes et qui évolueront dans ce cadre, ne doivent-ils pas sembler aussi exactement d'époque que les objets inanimés ? Ou bien considérerez-vous que l'homme compte moins que son habit, son fauteuil ou sa maison ?

Les physionomies ont une époque comme elles ont une race; les Anglaises, les Allemandes, les Russes, les Espagnoles, les Françaises diffèrent dans la coupe de leur visage comme dans l'essentiel de leurs traits. Et pourtant, si une Française doit représenter une Anglaise, il faut qu'elle soit convaincante. Nos contemporains ne ressemblent pas à ceux du Roi Soleil, et pourtant il faut qu'une actrice d'aujourd'hui puisse devenir une acceptable Mme de Maintenon.

Il faut que, photographiquement, un visage d'acteur devienne d'époque. Ou qu'il prenne une autre race, un style différent.

En dehors de cela, le maquillage est important, nul ne peut plus en disconvenir, pour la photogénie. Il arrange quelques défauts, rectifie quelques erreurs, complète et précise ce que la nature parfois avare ou pressée a laissé inachevé, incomplet, un peu bâclé — rectifie une bouche ici, remonte une pommette là, continue un sourcil ailleurs, allonge des cils un peu pauvres...

Autrefois, la production française ne prêtait que peu d'attention au maquillage. Maintenant, elle lui accorde l'intérêt qu'il a réellement. Les films coûtent cher. Il faut que ce soit beau. Producteurs et metteurs en scène admettent désormais que le maquillage est une science et un art.

EPATANT JEUNE PREMIER

DANIEL LeCOURTOIS, si remarqué dans "L'Appel de la Vie", vedette de plusieurs nouveaux films dont "Les Filles du Rhône".

:-: L'"Occident" tragique histoire d'amour :-:

En haut, gauche et droit : deux scènes entre la danseuse Rama-Tahé et Charles Vanel.

Les trois photos du centre: en haut, Rama-Tahé, Bever et Vanel; à gauche, Hélène Robert et André Bacqué; à droite : Rama-Tahé et Jules Berry.

En bas : Rama-Tahé, Raymond Cordy et Charles Vanel. Sur la table photo de José Noguéro, aussi vedette du film.

VON STROHEIM ET LES FEMMES

L'homme qu'on aimerait haïr n'est pas aussi cruel qu'il se montre dans ses rôles. — La vie lui a apporté les honneurs, la richesse puis les déceptions, le malheur et la misère. — Stroheim c'est l'homme puissant dressé devant l'inquiétude humaine.

JE CROIS que, lorsque les femmes américaines ont surnommé Eric von Stroheim "l'homme que l'on aimerait haïr", elles ont prouvé, une fois de plus, leur puritaine hypocrisie écrit Lucienne Morlay.

Je serai plus sincère en appelant Stroheim "l'homme que l'on aimerait aimer", en ajoutant qu'on se haïrait probablement soi-même de l'aimer.

Le Stroheim que nous révèle l'écran exalte chez la femme la mieux équilibrée certaines sensations troubles...

Je parle du Stroheim inconnu, du Stroheim noir et blanc, botté, monoclé, harnaché, dont les mains gantées jouent avec une cravache.

Le Stroheim avec qui j'ai bavardé trois heures est si captivant, cérébralement, que c'est l'intelligence seule qui est séduite.

C'est celui-là que je vais essayer de vous faire aimer...

DES ÉPERONS, DES CRAVACHES . . .

Un immense studio, intime et chaud.

Longue, jolie, très élégante, la secrétaire de von Stroheim — une Parisienne — m'accueille. Ses beaux grands yeux des cils inhumains à force d'être longs, soyeux et épais, et son fin visage aux traits purs est couronné d'une tresse blonde.

Je dois un grand merci à cette jeune femme pour m'avoir si gentiment traduit ce que je comprenais mal, voire pas du tout...

Car Eric von Stroheim ne veut parler qu'anglais ou allemand.

Il est là, devant moi, et me salue en s'inclinant avec cette courtoisie que nous apprécions tant, nous autres femmes.

Je ne vous le décrirai qu'avec une phrase : Aujourd'hui il ne porte pas de monocle, et il sourit amicalement.

— Pourquoi, monsieur, ne parlez-vous pas français ?

— Parce que je ne veux faire les choses que très bien ou pas du tout. Je lis, j'écris et je comprends le français, mais, avant de le parler, je veux que mon oreille se soit adaptée à votre accent.

— Pourtant, dans vos films...

— Je suis sûr du texte que l'on m'a donné, et je peux le répéter sans craindre de commettre des fautes.

— C'est un complexe...

— De supériorité, j'allais le dire. Que voulez-vous boire ?... Whisky?...

Comme c'est gentil à lui !... Vous ne trouvez pas qu'on se sent moins importun, plus "invité", quand on peut boire à la santé de son hôte ?... C'est que, moi aussi, j'ai mon petit "complexe".

Tandis que von Stroheim reconduit les deux visiteurs qui m'ont précédée, je me dirige vers son bureau, qui m'apparaît un peu comme un reliquaire...

Des éperons!... Des cravaches!... Brr...

QUE PENSEZ-VOUS DES FEMMES?

Nous voici maintenant prêts aux confidences, tous les trois

Eric von Stroheim les fera...

Sa charmante secrétaire les traduira...

Et moi, je les recueillerai...

Sage et logique division du travail !

A part quelque dix coups de téléphone et autant de coups de sonnette, nous ne serons plus dérangés...

— Monsieur Stroheim, que représentent les femmes pour vous ?

Les yeux bruns — de très beaux yeux — de mon interlocuteur me scrutent un instant, et son sourire se fait plus aigu :

— Les femmes sont mon inspiration et ma damnation. Elles sont mon pain quotidien, et tout ce qui est bon ou mauvais en moi me vient *de* ou *par* les femmes. Originellement, ce bon et ce mauvais, je les tiens de ma mère.

— Puis-je vous demander de préciser ce bon et ce mauvais ?

Avec un sourire ambigu, Stroheim élude ma question :

— Personne sur terre n'est parfait...

— Mais encore ?

— Je tiens de ma mère une nature inquiète, qui m'incite à toujours redouter l'avenir, donc à ne pas profiter avec plénitude de "l'heure qui passe". Comprenez-vous le mot *Weltschmerz ?*

— Non.

— C'est assez difficile à traduire... Cela exprime la mélancolie qu'on peut ressentir au sujet des "affaires du monde", et ce mot exprime mon état d'âme. Je vois assez volontiers tout en noir, et je redoute le pire...

Le masque dur de STROHEIM cache une âme forte et droite, un coeur vibrant et bien trempé.

En me faisant cet aveu déconcertant, Stroheim joue avec une cravache... et mon regard exprime sans doute la question qui me brûle les lèvres, car il répond spontanément :

— Rassurez-vous... J'aime les cravaches, je les collectionne, je joue avec, mais... c'est tout !

— Alors, cette cruauté apparente ?

Et voici encore une réponse un peu ambiguë :

— Que voilà donc une question bien féminine !... J'ai reçu dans ma vie, et de tous les points du monde, des milliers et des milliers de lettres de femmes me demandant si j'étais vraiment cruel... Et ces lettres sous-entendaient, indiscutablement, qu'on espérait bien que je le fusse... Dans le meilleur d'elles-mêmes, les femmes possèdent un ombre de sadisme...

Et, la preuve, c'est que les grands criminels reçoivent des fleurs, des cigarettes et des déclarations d'amour. Les femmes aiment les hommes forts. Elles éprouvent le besoin d'être protégées, et c'est pourquoi, dans tous les pays du monde, elles aiment les soldats... L'uniforme représente la force, voire même la brutalité, la virilité et la santé. Les soldats doivent être physiquement, le meilleur d'une nation, et cela est si vrai qu'aucun gouvernement ne cherche à doter son armée d'une tenue simple et pratique pour combattre. On couvre les officiers, qui représentent l'élite de cette élite, d'aiguillettes, de plumes, de galons dorés, d'épaulettes rutilantes... On remplace, en quelque sorte, en temps de paix, l'auréole merveilleuse que donne la bataille, par tout ce clinquant de parade qui émeut l'âme et gardera toujours son prestige, puisque les femmes y sont particulièrement sensibles.

— Vous, par contre, préférez-vous chez la femme la douceur, la délicatesse, la faiblesse apparente ?

— A mesure que je vieillis, j'aime davantage les femmes.

PREFERENCES . . .

— Tout de même, vous avez bien une préférence ?

— Oui. Je suis brun et j'ai les yeux noirs. La loi des contrastes jouant, je préfère les blondes aux yeux bleus. Je pense qu'il existe réellement une attirance plus prononcée entre les êtres qui ont des pigmentations différentes.

— Quelles sont vos partenaires favorites pour interpréter une scène d'amour ?

La secrétaire de Stroheim sourit malicieusement à cette question et répond, en interrogeant le grand artiste du coin de l'oeil :

— Je pense que vous pouvez écrire : Greta Garbo.

— Oui, Greta ! confirme Stroheim. Et aussi Fay Wray et Zazu Pitts.

— Zazu Pitts ?

— Cela vous étonne, n'est-ce pas ? C'est que vous êtes habitués, en France, à ne voir en Zazu Pitts qu'une espèce de "sémaphore agitant burlesquement et convulsivement un mouchoir" (je cite textuellement cette pittoresque comparaison); mais sachez que Zazu est en réalité une très grande tragédienne, et elle l'a prouvé dans *Les Rapaces*..

— Dois-je en conclure que vous préférez les tragédiennes aux comédiennes ?

— Il n'y a pas de tragédie sans comédie, ni de comédie sans tragédie. A un enterrement, il peut se produire des incidents infiniment comiques, et un bal peut être le théâtre d'affreux événements. Pour faire un bon drame, il faut que la comédie et la tragédie soient bien dosées, comme dans la vie.

— Vous êtes un ami des contrastes ?

— Tout homme est un contraste vivant. Il porte en lui des qualités féminines et des qualités masculines. Tout homme et toute femme peuvent être exprimés en une fraction mathématique. Le chauffeur d'un gros camion est peut-être masculin quatre-vingt-dix-huit pour cent et la femme qui s'occupe de son ménage, de ses enfants, de sa popote, est peut-être femme quatre-vingt-dix-huit pour cent.

"Mais si ce chauffeur regarde avec complaisance un étalage de fleuriste, ou s'il porte une jolie cravate, ou s'il témoigne d'un sens artistique quelconque, la fraction qui représente cette masculinité diminue d'autant. Et si la femme pot-au-feu fume

(Suite à la page 26)

Josette Day, la plus fine des ingénues

Espiègle et impétueuse Josette Day est le type même de la Parisienne.
— Toute jeune et déjà quinze grands films à son crédit.
— Des souvenirs pleins d'imprévu.

LA plus blonde des ingénues se tient timidement dans un coin du décor. Il semble qu'elle débute et ne connaisse personne.

— Mes souvenirs?... Non, vous n'y pensez pas...

— Je m'adresse à toutes les vedettes, mademoiselle.

— Je suis donc une vedette?... Oui, on m'a dit ça déjà.

— Qu'attendez-vous pour le croire?

— Je ne sais pas. Il est vrai que je commence à avoir un passé cinématographique. Quinze grands films, quinze beaux rôles... Mais ça a passé si vite.

"Oui, le croiriez-vous, il me semble que mes débuts sont d'hier.

"Alors, puisque je dois subir le doux supplice de l'interview...

— Josette, c'est à vous... Vite, en place.

La voix de Christian Jaque a fait rougir Josette Day.

La jolie ingénue s'est installée près d'une malle ouverte.

Josette me fait signe :

— Tout à l'heure, après la scène.

Et voici que, sans le vouloir, Josette Day me fait vivre, avec elle, ce qui sera tout à l'heure "un souvenir" de son existence de comédienne de l'écran.

La scène est courte. Elle est jouée par Marguerite Pierry et Josette Day. Les deux femmes, l'une petite ingénue de province, l'autre vieille fille quelque peu ridicule, pleurent un oncle disparu.

Pierry pleurniche en lisant la dépêche annonçant le décès :

— Un si brave homme!... Quelle perte!... C'est affreux.

Pierry se mouche et l'on entend un petit bruit de trompette enrouée. C'est irrésistible. Josette Day, qui, des larmes dans la voix, doit partager le chagrin de la vieille fille, ne peut calmer son hilarité :

— Que voulez-vous, Mme Pierry est si comique, je ne peux pas rester sérieuse... C'est impossible.

On fait tout au monde pour que Josette Day soit triste. C'est en vain.

Finalement, le réalisateur a une idée. Il crie :

— Mademoiselle, nous avons perdu assez de temps. Si vous ne pouvez jouer sérieusement cette scène, j'engage une autre artiste...

Le rôle est beau, Josette a eu peur. Enfin sérieuse, elle dit son texte avec des larmes dans la voix.

La scène terminée, Christian Jaque avoue:

— Vous retirer le rôle? Pensez-vous. Il n'y a pas tant d'ingénues de talent.

— Si j'avais su...

Et Josette rit toute seule pendant une bonne minute... pour se venger.

Maintenant, Josette est libre et la charmante artiste retombe en mon pouvoir.

Rieuse encore, elle s'approche :

— Il y a seulement deux ans, dit-elle, rien qu'à la vue de votre stylo, je me serais évanouie. Aujourd'hui, heureusement, ça va mieux, et les reporters ne me donnent plus le mal de mer . . .

LA FROUSSE DU "MAL DE MER"

Josette Day a poussé un petit cri.

— Ça, c'est une veine!

— Quoi donc?

JOSETTE DAY, blonde ingénue, au sourire charmeur qui s'affirme de plus en plus comme vedette de premier plan.

— L'idée du mal de mer . . . Justement, j'ai un souvenir cinématographique là-dessus.

"On tournait N'aimer que toi, avec Willy Thunis. Berthomieu réalisait une scène d'amour à bord d'un paquebot . . . Tout d'abord cela marcha assez bien . . . Mais depuis un bon moment la mer semblait de mauvaise humeur, et soudain elle se mit à faire la méchante . . . la très méchante.

— N'aimerait-elle pas le cinéma?

— Peut-être . . . Toujours est-il qu'au cours de la deuxième répétition de notre scène, Thunis constata: "Comme vous êtes pâle, Josette. Ça ne va pas?" Ça allait très mal. Vite, on fit chercher du citron, des sels . . . Cinq minutes après, le malaise était passé.

" — Bon, fit mon camarade, on va pouvoir tourner.

"Pensez-vous! . . . Si j'étais remise, Thunis avait pâli à son tour . . . Et son malaise était d'importance.

"Naturellement, de le voir . . . hors de son assiette, me redonna mes nausées, et ce fut en titubant et affreusement pâles que Thunis et moi nous échangeâmes nos phrases d'amour.

"Mais il y eut mieux. La scène devait se terminer par le plus amoureux des baisers sur les lèvres.

"Tandis que je penchais à gauche, Thunis s'inclinait à droite, et dès que j'étais de ce côté, Thunis se trouvait de l'autre. Comment voulez-vous que deux bouches se rencontrent dans de telles conditions? Oui, nous passions notre temps à nous embrasser dans le vide!

"Berthomieu, amusé, nous criait:

" — Encore un petit effort et vous allez faire mouche!

"On faisait surtout 'moche" . . . Enfin, notre réalisateur eut une idée:

" — Marquez l'emplacement des bouches à la craie! cria Berthomieux à son assistant.

"Cette fois le rire nous secoua et eut pour effet de calmer notre malaise.

"On allait pouvoir enfin tourner.

"Non, tous ces incidents avaient eut une influence fâcheuse sur notre maquillage, et nos visages réclamaient des raccords.

" — Maquilleur! . . . hurla Bertho. Maquilleur!

"Le maquilleur avait disparu.

(Suite à la page 20)

Coty
PARIS
PARFUMS de LUXE

VOYAGE EN EUROPE
Sous le patronage de l'Université de Montréal
Direction personnelle de M. Jean Nolin
Départ de Montréal le 2 juillet, à bord du Montclare, du Pacifique Canadien.
FRANCE - ITALIE - SUISSE
BELGIQUE - ANGLETERRE
$675. Traversées Océaniques en classe Cabine 56 jours
S'adresser aux agents du Pacifique Canadien ou aux
VOYAGES HONE
EDIFICE UNIVERSITY TOWER
660 rue STE-CATHERINE OUEST HARBOUR 3283
1245 rue UNIVERSITE MONTREAL
Confiez-nous l'organisation de tous vos voyages par chemin de fer, bateau, autobus, avion. Tous billets émis aux tarifs officiels sans aucun supplément.

Josette Day, la plus fine des ingénues

(Suite de la page 19)

"On le chercha de tous côtés et on craignit même, ne le trouvant pas, qu'il ne fût tombé à la mer.

"Fort heureusement, on le retrouva, mais dans quel lamentable état!

"Le pauvre maquilleur était étendu sous un "transatlantique".

"Horreur! Il avait les mains rouges et la figure bleue.

"S'agissait-il d'un suicide? . . . d'un accident?

"Le pauvre garçon revint à lui et nous tira d'inquiétude.

"Sentant que son estomac n'était plus . . . conservateur, il avait voulu s'étendre, mais avait glissé sous la toile du transat.

"Les hoquets se succédant de plus en plus inquiétants, le maquilleur était devenu fébrile. Il s'était pris la figure à deux mains, avait ensuite plongé involontairement lesdites mains dans la boîte à maquillage pour recommencer le premier geste. Ses crayons et ses pâtes répandues lui avaient bleui les joues et rougi les mains.

"La réalisation du Roi Pausole est un autre moment curieux de mon existence cinématographique.

"Jamais je n'ai rien vu de tel. On tournait la nuit; on dormait le jour.

"Pour faire la liaison, on buvait du champagne.

"Il m'arriva de tourner deux fois la même scène, non point parce que la première prise de vue et de son avait été ratée, mais parce qu'on avait négligé de rayer ladite scène sur le manuscrit.

"Ah! ce rôle de la blanche Aline, en voilà un souvenir! Nous avions l'impression de vivre dans un pays de fantaisie. Mais sans doute, M. Granowsky avait-il voulu créer l'ambiance . . . "

A propos du film "Le Barbier de Séville,, voici un mot charmant d'une petite figurante.

"Elle avait entendu notre réalisateur causer avec Baugé des "mots de Beaumarchais".

"Un camarade, qui la savait bébête, la questionna à ce sujet:

" — Les mots de Beaumarchais, tu sais ce que cela signifie?

" — Dame, oui . . . Les mots faciles, les mots qui courent les rues.

"Elle avait compris "Les mots à bon marché."

UNE CORRESPONDANCE ENORME

Josette Day parle maintenant de sa correspondance.

— Une correspondance folle, assure-t-elle. Quand j'ai débuté, je croyais que les stars d'Hollywood exagéraient quant à la quantité de lettres reçues et que leurs secrétaires n'étaient là que pour leur publicité.

"Erreur. Mon facteur m'a dit dernièrement qu'il avait réclamé un aide. Il est vrai qu'il est du Midi . . .

"Oh! je ne me plains pas de cette avalanche de missives, car tous mes correspondants se prétendent des admirateurs.

"Certes, quelques-uns — très rares — vont un peu loin et me disent des choses..."

— Oui, des choses qu'on n'écrit pas à une ingénue.

— Des photos ,des conseils . . . ce sont les demandes quotidiennes.

— Vous voyez les unes et les autres?

— Oui. Pour les conseils, comme le cinéma me sourit, je crois que tout le monde peut courir sa chance dans cet art et je ne décourage personne.

— Et les lettres? . . .

— Oui, vous n'osez pas achever. Les lettres d'amoureux? . . . Ma foi, j'ai ma part. A celles-ci, je ne réponds pas, naturellement. Pourtant, j'ai reçu de fort jolies lettres d'Italiens très éloquents. Oui, je plais assez aux sujets du Duce. Vous n'imaginez pas le style, la poésie, les idées exquises de l'un d'entre ces adorateurs inconnus . . . Mon Dieu! ne répétez pas ça, il n'aurait qu'à prendre immédiatement le train pour Paris!

— Promesse de journaliste.

— Oui, je comprends. Enfin, nous verrons bien. S'il vient me demander au studio, je lui dirai que je suis déjà mariée.

— C'est un coup à le tuer sur place.

— C'est vrai! . . . Evitons les complications diplomatiques.

Josette Day a eu un petit rire gavroche, mais comme son metteur en scène l'appelle pour une nouvelle scène, la vedette cesse de plaisanter et redevient ingénue, follement adorablement ingénue . . .

* * *

LES FILLES DU RHONE, qui évoque avec force et poésie la magnifique contrée de la Camargue, est interprété par une troupe jeune et ardente constituée par Annie Ducaux, Denise Bosc, Nane Germon, Madeleine Cologne, Andrée Berty, Alexandre Rignault, Larquey, Daniel Lecourtois, Maurice Rémy, Escoffier, André Nicolle, Teddy Parent et Arnaudy.

LES FILLES DU RHONE bénéficie en outre d'une partition originale du jeune musicien Jambert, auquel on doit la musique de DROLE DE DRAME.

Ce film est complètement achevé.

Avec le printemps un essaim de jeunes et nouvelles vedettes

Les jeunes vedettes françaises de l'écran ne perdent pas de temps. Naguère une jeune fille qui voulait se destiner au cinéma, entrait au Conservatoire, faisait ses débuts au théâtre, puis cherchait un engagement avec une opiniâtreté qui ne trouvait pas toujours sa récompense. D'autres se jetaient carrément à l'eau, je veux dire qu'elles s'inscrivaient dans un studio pour un petit rôle de figuration, pour montrer à un metteur en scène comment elles s'habillaient, comment elles dansaient, comment elles comprenaient un personnage. Et il arrivait que celles qui avaient de la chance, étaient distinguées un jour par l'auteur ou par le producteur, et qu'elles montaient en grade. D'autres enfin apprenaient à nager, à monter à cheval, à conduire une auto et, une fois habiles dans tous les sports, elles couraient à la recherche d'un engagement. Comme vous le voyez, c'était assez compliqué.

Aujourd'hui, les futures vedettes ne veulent plus attendre, et il en est qui s'échappent du lycée où elles travaillent, pour tourner un film.

Voici, aujourd'hui, Corinne Luchaire, qui, à dix-sept ans, est sacrée vedette dès le premier film qu'elle tourne. Son histoire est amusante : petite-fille d'un universitaire, qui fut en même temps un haut fonctionnaire de la Société des Nations, elle dut à cette parenté de débuter à l'écran, et son talent a fait le reste. Un jour, on demanda à son grand-père d'écrire une pièce pour jeunes acteurs, qui ne devait être jouée qu'une seule fois; la pièce fut écrite et porta le titre d'*Altitude* 3,200. Corinne Luchaire jouait dans la pièce, et c'est là que le metteur en scène Léonide Moguy, qui préparait *Prison sans barreaux*, la remarqua. Il lui donna tout simplement la vedette de son film. Vous direz que c'est là de la chance; c'est possible, mais faut-il encore savoir en profiter, et Corinne Luchaire s'affirma tout de suite comme un tempérament artistique tout à fait exceptionnel.

PLACE A LA JEUNESSE

Une autre étoile qui s'est levée au firmament du cinéma est Blanchette Brunoy. Elle aussi faisait ses études et n'avait qu'une ambition : devenir doctoresse en médecine. Mais, un jour, elle interpréta un rôle dans une pièce de Jean-Jacques Bernard et c'est du théâtre qu'elle partit pour venir au studio. Elle joua un rôle dans *la Chaste Suzanne* où elle se révéla.

Voici encore Jacqueline Pacaud, qui compte dix-sept ans à peine. Elle a pourtant déjà un joli passé derrière elle. On l'a vue et appréciée dans *Gribouille*. Elle joue des rôles qui correspondent à une allure juvénile, à ses cheveux cendrés, pleins de reflets.

UN JEUNE HOMME

... qui promet!

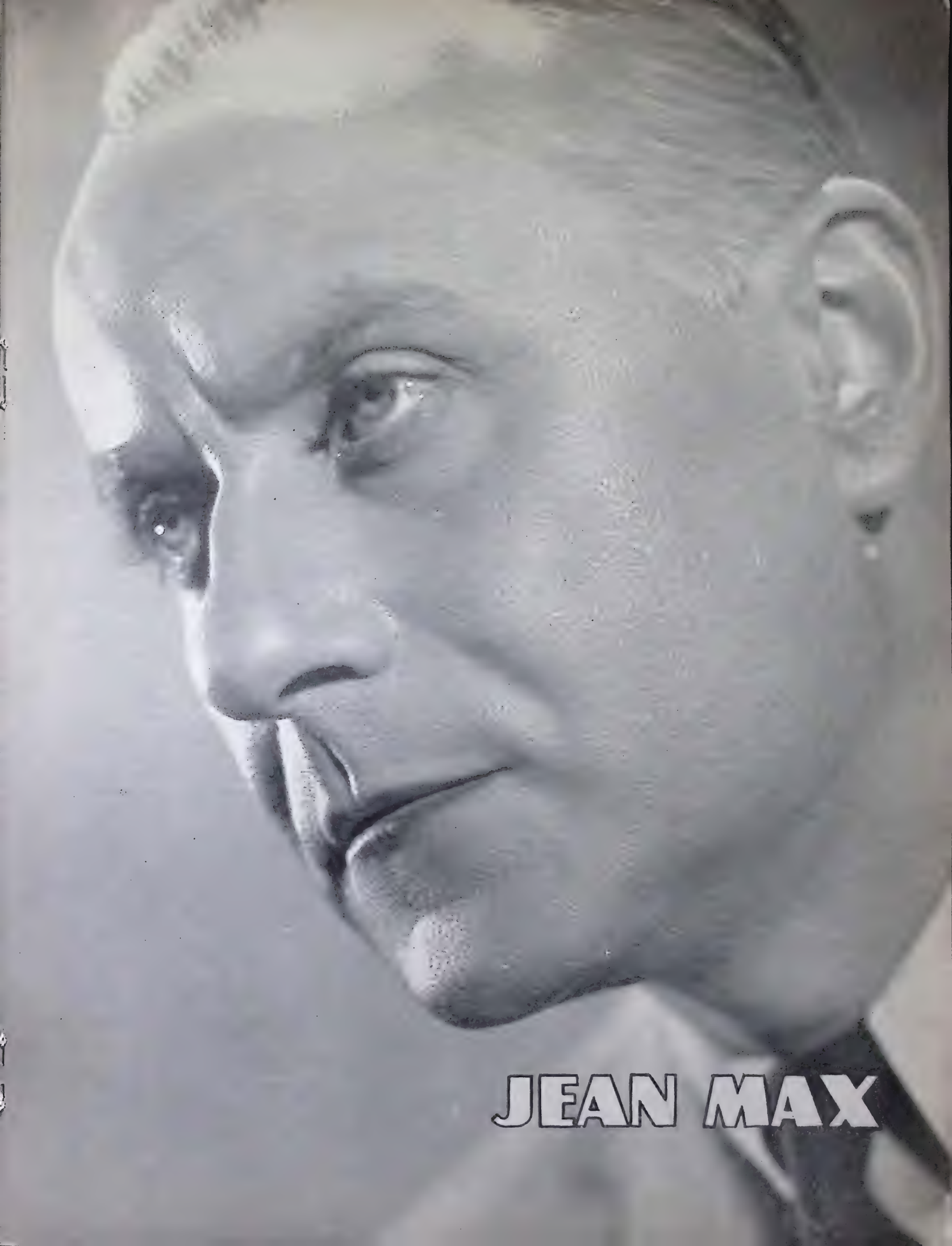
Il n'est peut-être pas *encore* en tête d'une grande industrie, mais ayez l'oeil sur lui... il va aller loin ! Il travaille ferme, étudie consciencieusement et met de l'argent de côté. Il a de l'ambition ! Aujourd'hui, il y a au Canada des milliers de ces jeunes gens... des hommes qui, dans cinq ou six ans, seront les chefs de leurs localités. Ce sont des jeunes gens *qui promettent!* Beaucoup de ces jeunes gens sont nos amis. Souvent, quand ils sont dans l'incertitude au sujet de quelque difficulté financière ou de certains problèmes d'affaires, ils viennent consulter nos gérants. Ceux-ci sont toujours heureux de pouvoir les aider.

•

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

MARJOLAINE

VICTOR FRANCEN
RENÉE DEVILLERS


JEAN MAX

NOTRE ROMAN COMPLET

L'excursion sentimentale

Par FRANCOIS GILLES

— Quelqu'un pour vous au téléphone, M. Lebrun.

— Le nom, mademoiselle ?

— Mademoiselle Jeanne Lépine.

— Bien, donnez la communication dans mon bureau, s'il vous plaît — et Jacques Lebrun, avocat montréalais, dont la carrière bien qu'à ses débuts permettait les plus heureux espoirs, décrocha dès le premier tintement de la sonnerie, l'écouteur placé à portée de sa main.

— Oui, hello, fit-il d'une voix qu'il voulait indifférente et détachée.

— Jacques, c'est Jeanne Lépine, vous allez bien ?

— Bien merci, mademoiselle, et vous-même ?

— Très bien, je vous remercie...

— A quoi dois-je cet agréable appel de votre part ?

— C'est bien simple, Jacques, Guy Deschamps, Pauline Dubois et moi-même avons décidé de nous rendre dans le nord faire du ski en fin de semaine et nous avons pensé que cela vous intéresserait de vous joindre à nous ? Nous irions à Ste-Marguerite.

— Guy Deschamps, avez-vous dit ?

— Oui, vous le connaissez ?

— Un peu, je l'ai rencontré quelques fois.

— Un gentil compagnon, vous allez voir.

— Et quand avez-vous l'intention de quitter Montréal ?

— Si possible, dès vendredi soir.

— Bon, j'accepte, d'autant plus volontiers d'ailleurs que je songeais moi-même à semblable excursion.

— Dans ce cas, Jacques, vous nous rencontrerez vendredi soir à la gare Jean-Talon, à 6 h. 50, n'est-ce-pas ?

— Entendu, Jeanne, à bientôt.

Jacques Lebrun raccrocha, jeta un regard à sa montre, qui indiquait cinq heures moins quart, alluma une cigarette et se prit à songer.

Il y avait bientôt un an qu'il connaissait Jeanne Lépine, bientôt un an qu'il avait systématiquement refusé de s'intéresser à d'autres jeunes filles tellement il était épris d'elle sans le lui avoir avoué, sans trop se l'avouer à lui-même. De son côté Jeanne Lépine ne semblait pas indifférente en présence de ce jeune avocat au physique agréable quoiqu'un peu lourd, chez qui elle avait pu découvrir et apprécier des qualités incontestables de gentilhommerie.

Mais Jacques Lebrun songeait aussi à ce Guy Deschamps qui se montrait si désagréable chaque fois qu'il le rencontrait en compagnie de Jeanne Lépine. En effet, Guy, un modeste employé de magasin, ne semblait pas priser particulièrement le voisinage du jeune avocat. C'est qu'il voyait en lui un rude concurrent pour la main de Jeanne Lépine. Guy Deschamps saisissait trop bien la médiocrité de sa situation présente et le peu d'avenir qu'elle offrait en comparaison de celle de Jacques Lebrun. De là, de par la jalousie, disons-le, son peu d'amabilité au contact du jeune avocat, surtout en présence de Jeanne. Cette dernière s'était bien, elle aussi, aperçue de l'animosité que montrait Guy envers Jacques Lebrun, mais outre qu'elle était loin de se douter qu'elle en était la cause, puisque ni l'un ni l'autre des jeunes gens ne lui avait avoué jusqu'à présent leur amour, elle croyait toujours que cette antipathie de Guy finirait par tomber devant l'aimable indifférence de Jacques.

Jacques Lebrun n'était pas certain, pour sa part, si Guy était un brutal jaloux, quoique cette hypothèse eût traversé son cerveau; ou si tout simplement, il avait à son endroit une de ces aversions qui semblent toutes naturelles et qui ne s'expliquent le plus souvent par aucune cause obvie et profonde, mais qui existent pourtant entre certaines personnes qui se détestent avant même de s'être quelque peu connues, comme d'autres s'aiment sans plus de raison.

— Je quitte le bureau, monsieur Lebrun, il est six heures — dit la secrétaire en entrant de la pièce attenante; Jacques Lebrun sursauta légèrement

— Bien, mademoiselle, vous avez disposé de la correspondance ?

— Oui.

— Parfait.

Quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels le jeune avocat entendit des pas qui s'éloignaient, le bruit d'une porte qui se ferma, puis ce fut le silence. Seul un dactylo voisin crépitait sourdement à travers le mur des locaux contigüs aux siens.

Jacques Lebrun alluma une autre cigarette et se reprit à réfléchir dans les volutes bleus qui montaient vers le plafond. Il profiterait de cette petite excursion pour avouer son amour à Jeanne, il la connaissait depuis assez longtemps maintenant, il était certain de ses sentiments envers elle et pourrait assez tôt la marier et la faire vivre fort convenablement. De plus l'intimité que cette déclaration amoureuse requerrait pendant ce voyage aux Laurentides lui permettrait peut-être de savoir définitivement à quoi s'en tenir sur les intentions de ce bouillant Guy Deschamps, qui ne lui avait que rarement laissé la chance au cours de réunions mondaines d'approcher seul Jeanne Lépine. Toujours par on ne sait quelle fatalité Guy trouvait le tour de venir assez près pour couper court à toute intimité qu'il jugeait trop dangereuse.

On en était au jeudi soir; le lendemain à 6 h. 40 Jacques Lebrun descendait gare Jean-Talon, et quelques minutes plus tard, billet en poche, il rejoignait ses compagnons de voyage sur le débarcadaire de la gare.

Contrairement à son habitude Guy manifesta à son approche une amabilité charmée; il fut même le premier à le saluer et à échanger par la suite des propos pleins d'entrain. Jacques ne fit rien paraître de sa surprise, et après qu'il eut salué à son tour Jeanne Lépine et Pauline Dubois, le quatuor monta en voiture, les skis aux bras et arborant fièrement des costumes aux tons clairs.

Tout le long du trajet la gaieté fusa de ces jeunes coeurs et la conversation ne tarit pas. Guy Deschamps affichait même une exubérance vraiment extraordinaire, exubérance qu'il maintînt devant les rires encourageants des jeunes filles. Si bien que Jacques Lebrun se prit à se demander si toutes les préventions qu'il avait nourries au sujet de Guy n'étaient pas un pur effet de son imagination. Enfin, le train de neige, ainsi appelé parce qu'il ne véhicule ordinairement qu'une longue théorie de skieurs, atteignit la gare de Ste-Marguerite et quelques minutes plus tard le groupe prenait quartiers dans un modeste hôtel.

D'un commun accord chacun se décida à se retirer de bonne heure afin de bien profiter le lendemain de ce séjour devenu si populaire en montagnes.

L'avant-midi ne fut marqué d'aucun incident particulier, l'humeur de Guy se maintenant au beau fixe, ce qui confirma Jacques Lebrun davantage dans la pensée que l'ère des difficultés était bien terminée entre lui et l'employé de magasin. Il devait bientôt, pourtant, être à même de revenir de son impression.

Le fait de dévaler les montagnes dans un plaisant décor, et l'humeur facile de Guy Deschamps n'avait pas pour autant fait oublier à Jacques Lebrun son désir de s'ouvrir de son sentiment à Jeanne Lépine. Il en eut justement l'occasion au déjeuner du samedi, quand l'affluence des clients à l'hôtel nécessita un deuxième service au cours duquel il trouva l'occasion d'un tête à tête avec celle qu'il aimait. Pauline et Guy ayant déjà dîné parce que prêts plus tôt. Jeanne Lépine ne parut pas le moins du monde surprise de l'aveu embarrassé du jeune avocat, elle s'en réjouit, car elle aimait Jacques depuis les premiers jours qu'elle l'avait vu. Cependant, consciente des attentions de Guy Deschamps, elle comprit dès lors les sentiments rébarbatifs de ce dernier vis-à-vis de Jacques, et, en dépit de sa modestie naturelle, elle dut bien se rendre à l'évidence : elle était aimée des deux jeunes gens. Aussi se tint-elle sur la réserve quant à ses propres sentiments. Elle remit à plus tard la conversation sentimentale que Jacques désirait poursuivre.

— Nous en reparlerons, si vous voulez, Jacques, fit-elle simplement.

Puis, le jeune couple se leva de table et s'empressa de rejoindre Guy et Pauline qui se reposaient dans une petit salon voisin de la salle à manger.

— Vous avez mis du temps à dîner, dit Guy, d'aussi loin qu'il put parler à Jacques.

— Oh ! la lenteur du service, je suppose, fit Jacques, évasivement. Guy ne poussa pas plus loin dans cette direction, mais son air était déjà plus glacial. La conversation languit un peu au milieu des fumées de cigarettes. Si bien que Pauline Dubois, s'apercevant du changement subit de température dans l'atmosphère du groupe, crut bon de jouer une pièce à un piano voisin. Tout en écoutant beaucoup plus par politesse que par intérêt les deux jeunes gens échangeaient des regards qui voulaient être indifférents mais qui du côté de Guy indiquaient la défiance et de celui de Jacques un genre de culpabilité mal défini. Quelques minutes plus tard Jacques proposa que l'on retournât glisser.

L'après-midi s'annonçait comme devant être merveilleux : l'air était vif et sec, le soleil luisait de tous ses rayons sur les rondes Laurentides, et sa lumière, pour l'instant verticale, mettait en violent contraste le vert des conifères et l'éclat immaculé d'une neige scintillante et fraîchement tombée.

— Allons, fit Jeanne, l'on ne peut rêver meilleur temps pour "skier".

A travers les fenêtres de l'hôtel l'on pouvait déjà voir quantité de fervents se livrer sur les collines voisines à l'enivrement du froid, de la vitesse et de l'espace.

Pauline Dubois, Jeanne Lépine et Jacques Lebrun se disposaient à rejoindre ces groupes joyeux quand Guy Deschamps donna un prétexte quelconque pour s'attarder, et c'est en gagnant les étages supérieurs de l'hôtel qu'il déclara devoir rejoindre ses amis plus tard.

Jacques et les deux jeunes filles partirent donc sans plus s'inquiéter, tout en déclarant qu'ils se tiendraient à proximité de l'hôtel de façon que Guy puisse les rejoindre facilement.

Guy Deschamps, qui avait fait mine de regagner sa chambre, ne fut pas lent à redescendre. Le dîner en tête à tête de Jeanne et de Jacques lui avait souverainement déplu. Pourquoi, aussi, n'avait-il pas insisté pour attendre en compagnie de Pauline que l'autre couple fut prêt à déjeuner au lieu de se présenter sottement pour le premier service. Mais à la fin Guy pensa avoir bien agi, car il ne fallait pas trop éveiller les soupçons de Jacques et, par ailleurs, ne pas se montrer désagréable de façon à gâter le plaisir de celle qu'il aimait. Employé de magasin, se répétait Guy, et lui, monsieur l'avocat, et avocat de talent. Sans compter l'influence de certains parents qui le caseraient bientôt au conseil d'une grande administration. Non, vraiment. Jeanne ne pourrait hésiter entre lui et Jacques. C'est Jacques qui l'emporterait. Jeanne était trop habituée à vivre dans l'aisance pour ne pas aspirer à un mariage d'amour sans doute, mais aussi à un mariage qui représenterait pour elle non seulement la sécurité financière mais aussi tout le bien-être que l'argent apporte par surcroît et justement dans la proportion de ce surcroît. Peut-être Guy Deschamps raisonnait-il mal à ce moment, peut-être les intentions qu'il attribuait à Jeanne étaient-elles pour le moins gratuites. Mais, malgré ses efforts pour tenter de redresser ce jugement. Guy Deschamps n'y parvenait pas. La jalousie était plus forte que sa raison; il jouissait même à l'avance du délaissement qu'il prévoyait, à tort ou à raison, de la part de Jeanne, il en souffrait aussi, enfin son état d'âme était complexe, il le sentait bien, il ne pouvait toutefois maîtriser toutes les impressions qui traversaient son cerveau comme l'éclair.

Il se leva, son visage réfléta la satisfaction, une idée venait de briller dans son cerveau en jeu. Nerveusement il se dirigea du côté de la salle à dîner de l'hôtellerie. Quelques serveuses s'y attardaient encore, rangeant tout et finissant de desservir les tables tout à l'heure occupées. A l'une d'elle, Guy Deschamps s'enquit du nom de la personne qui avait servi la table où Jacques Lebrun et Jeanne avaient mangé ensemble,

— C'est Mademoiselle Lemay, Monsieur.

— Indiquez-la moi, s'il vous plaît?

— Ici, monsieur, répondit la jeune fille, en indiquant elle-même.

— Venez un peu à l'écart.

— C'est que je suis occupée en ce moment, Monsieur.

— Ce ne sera pas bien long, je vous en prie.

Et Guy d'entraîner la fille de table près d'une fenêtre.

— Je n'aurai pas de détours, mademoiselle, et je ne vous cacherai pas mon désir de savoir quel genre de conversation tenait M. Jacques Lebrun avec Mademoiselle Jeanne Lépine au moment où vous les serviez.

— Je ne comprends pas, monsieur?

— Oui, enfin, mademoiselle, je veux dire de quoi parlait le jeune couple que vous avez servi ce midi?

— Je suis tenue à la discrétion, monsieur, je veux bien plaire aux clients, à tous les clients, mais pas aux uns au détriment des autres. Suis-je bien sûre que M. Lebrun et mademoiselle Lépine seraient contents d'apprendre que je vous ai rapporté les bribes de conversation que j'ai entendues?

Guy Deschamps rougissait et ne sut que répondre à cette contre-attaque de la part de cette serveuse que dans son énervement il avait préalablement jugé inintelligente et facile à faire parler. Mais il se ressaisit dans son désir ardent de savoir. Et, contournant la difficulté il continua en rusant de finesse.

— Mademoiselle, je n'ai aucunement l'intention de vous faire tort vis-à-vis des clients ou de vos patrons. Je n'ai pas non plus l'intention de vous faire dire des choses que vous jugez bon de tenir cachées. Mais je dois vous avouer que Jacques Lebrun et Mlle Lépine sont de mes amis, nous sommes venus ensemble ici et si je vous demande de me rapporter de quel sujet ils parlaient le plus souvent à table c'est que je suis intéressé, mais pas pour des raisons que vous pourriez croire. Toutefois, si vous y voyez des inconvénients sérieux n'en parlons plus. Et Guy Deschamps fit mine de se retirer.

— Devant votre insistance je vais tenter de vous satisfaire, monsieur Deschamps, voilà, mais n'ayez crainte, j'ai l'impression de ne rien rapporter de bien grave, dit la servante d'un air ironique.

— Dites, tout de même, mademoiselle.

— Eh! bien, c'est bien simple, ils parlaient d'amour, monsieur, de mariage même.

Guy Deschamps se prit à rire pour détourner tout soupçon, mais au fond il avait ce qui lui fallait et en savait suffisamment. Il remercia la servante, qui continuait de sourire, et sortit précipitamment de la salle à dîner, ne réalisant pas encore le ridicule auquel semblable interrogatoire pouvait l'exposer. La jalousie était plus forte encore.

Et bientôt il rejoignait Jacques et les deux jeunes filles qui commençaient à s'impatienter. Il s'excusa de sa longue absence et comme pour détourner l'attention de lui-même il proposa une longue randonnée qui ne devait ramener le groupe que pour l'heure du thé. Et donnant l'exemple Guy piqua ses bâtons de skieur dans la neige et partit à l'avant, bientôt suivi des autres.

Longtemps et joyeusement ils dévalèrent les pentes des environs, puis remontèrent avec courage les versants opposés, enivrés de ce froid sec, de ce froid qui rafraîchit et stimule tout le corps.

Guy avait repris sa bonne humeur et l'esprit qu'on lui reconnaissait depuis longtemps fusait en saillies à la grande joie de ses compagnes et de son compagnon de voyage. Mais intériurement il ne faisait pas si beau. Si Jacques l'avait observé à certains moments il aurait perçu dans son regard rieur des éclairs de haine. Mais Jacques Lebrun était loin de se douter que Guy Deschamps fut jaloux à ce point avancé, et, d'ailleurs, il était lui-même absorbé par ses réflexions toutes portées vers Jeanne Lépine pour s'apercevoir de la tempête qui régnait dans le coeur de Guy Deschamps. D'ailleurs, ce dernier jouait bien la comédie.

Tout l'après-midi durant, les jeunes gens se livrèrent à leur sport favori, rivalisant de grâce et d'habilité. Des chutes occasionnelles et sans gravité de part et d'autre ne faisaient qu'augmenter leur désir mutuel de mieux faire et, la vanité aidant, un certain nombre d'exploits s'accomplirent ce jour-là.

Et ce n'est qu'après avoir à regret vu le soleil descendre dans toute la splendeur des violets et de l'or rouge du soir, que les jeunes gens regagnèrent leur hôtel vers les six heures, tout en se proposant de revenir le lendemain, puis de reprendre le train le lendemain soir à la même heure pour rentrer à Montréal.

Cette veillée du samedi soir se passa également dans la joie et l'échange de joyeux propos. On dansa, on joua au bridge, on lia connaissance avec les autres clients de l'hôtel. Guy ne fit pas semblant de s'apercevoir que Jacques continuait de prodiguer ses attentions à Jeanne Lépine, tout en ne négligeant pas, par politesse, pensait-il, Pauline Dubois.

Il laissa toute la latitude voulue à son adversaire; jamais il ne se précipita pour demander une danse à Jeanne Lépine, de peur que Jacques n'intervienne avant lui. Il fit danser cette Pauline Dubois qui était jolie et qu'au demeurant il trouvait fort sortable.

Mais il ne pardonnait pas au jeune avocat sa rude concurrence. Sa passion se gonfla à son paroxysme quand il crut reconnaître de l'indifférence de la part de Jeanne. Il décida sur le champ de nuire à Jacques Lebrun puisqu'il n'était pas de taille à lutter à armes égales. Il prendrait les grands moyens. Et, s'il ne réussissait pas, il lui ferait quand même du mal. Oui, c'est cela, avant la fin de l'excursion il tendrait un piège à l'avocat. Dès demain, dès demain . . .

Quand la veillée fut assez avancée et que la plupart des pensionnaires de l'hôtel se furent retirés dans leurs chambres, il s'approcha discrètement de Jeanne Lépine qui s'attardait au milieu d'un groupe avec Jacques et, la tirant doucement par la manche . . .

— Jeanne, je voudrais vous parler.

Jeanne se laissa entraîner dans un angle du grand salon, cependant que Jacques lui souriait en manière d'approbation et de salut.

— Oui, Jeanne, j'ai sérieusement à vous parler ce soir.

Jeanne Lépine prit un air d'attention et ses grands yeux noirs se fixèrent doucement sur ceux de Guy.

— Parlez, je vous écoute.

— Vous vous doutez peut-être un peu, Jeanne, de ce que je veux vous dire?

— Mais, pas le moins du monde, comment voulez-vous . . .

— Voici, je sais de quoi il a été question entre vous et Jacques Lebrun ce midi.

Jeanne rougit violemment.

Guy Deschamps baissa les yeux à son tour pour ne pas gêner devantage son interlocutrice et continua :

— Oh! ce n'est pas un reproche que je vous fais, d'ailleurs, j'ignore la décision que vous vous proposez de prendre à ce sujet. Je veux simplement vous avouer, moi aussi, que je vous aime, Jeanne, et vous prier de réfléchir avant de vous tourner vers Jacques.

La voix de Guy Deschamps se faisait suppliante et se haussait involontairement à la fois. Jeanne Lépine baissait maintenant les yeux à son tour. Elle reprit :

— Je vous en prie, Guy, ne vous alarmez pas, j'ignore comment vous avez pu savoir ce qui a été dit à notre table au déjeuner. Peu m'importe, d'ailleurs, mais je vous assure que je n'ai rien décidé dans le sens que vous pensez avec Jacques.

Mais cette affirmation de Jeanne ne calma pas les anxiétés de Guy, et il continua:

— Jeanne, puisque j'ai parlé, ainsi il vaut tout autant que j'achève. Jeanne, je sais ne pas pouvoir vous offrir la sécurité financière de Jacques Lebrun, je ne suis, vous le savez, qu'un modeste salarié, avec d'aussi modestes économies. Mais je vous aime, Jeanne, et il me semble que nous pourrions nous entendre si bien ensemble, que les soucis matériels nous sembleraient peu de chose. Excusez-moi de venir vous parler aussi inopinément ce soir, mais j'ai cru qu'il était temps. Il y a bientôt deux ans que je vous connais, Jeanne, vous m'avez toujours bien accueilli et, dois-je le dire, vous m'avez fait à votre insu peut-être entretenir des espérances, mais vous n'avez certes pas été sans vous apercevoir de mes attentions.

(Suite à la page 30)

"J'ACCUSE" d'Abel Gance

Réquisitoire contre la guerre

C'EST un grand sujet que celui du nouveau film d'Abel Gance.

C'est le plus effrayant de ces problèmes, celui dont la solution angoisse tous les coeurs, qui est traité dans "*J'accuse*". C'est l'éternelle, douloureuse et cruelle question de la guerre et de la paix que Abel Gance met à l'écran.

En effet, il y a quinze ans encore, le monde entier avait la guerre en horreur. Aux yeux de tous, elle apparaissait comme un fléeau terrible, une horreur à éviter à tout prix. Jusques à ceux qui en avaient profité en étaient lassés. Dans l'humanité entière il y avait contre la guerre un immense accord tacite.

Mais le temp a passé. Les circonstances ont beaucoup changé. De nouveau le monde envisage l'idée de la guerre, accepte sans frémir son retour au milieu de nous. C'était hier la guerre en Ethiopie, aujourd'hui la guerre en Espagne. Et, demain, la terre entière peut s'embraser. Guerre ! Guerre ! Le mot sanglant bourdonne dans toutes les têtes. La chose horrible rôde partout. Hélas! c'est ainsi. La planète est un immense camp retranché.

L'ANATHEME AU MONSTRE

C'est contre cette folie collective, cette colère exaspèrée des nationalismes qu'Abel Gance lance son *J'accuse*. C'est du courage, cela.

"*J'accuse*, dit son héros Jean Diaz (incarné par Victor Francen) *la guerre de* 1914 *d'avoir préparé la guerre de* 1937. *J'accuse la guerre de* 1937 *de préparer la guerre de demain*". Voilà qui est net. C'est, transposé, le mot fameux de Jaurès accusant, lui aussi, un certain état social de porter la guerre comme la nue porte la foudre...

A lui seul, ce thème de la guerre engendrant inévitablement la guerre ce spectacle d'une humanité maudite, si, pour vivre, elle doit tuer, tuer éternellement, est capable de fournir les semences d'un chef-d'oeuvre. Mais c'est en pleine pâte de réalité quotidienne. C'est sur fond de vérité ordinaire que Gance déploie les draperies de son imagination géniale. Au grand drame social d'un homme de coeur dressé contre un fléau, il incorpore une idylle. C'est une idylle tragique dont l'intensité et la profondeur d'émotion bouleversent le spectateur.

Jean Diaz, le héros de l'oeuvre qui garde, d'une blessure reçue pendant la guerre de 1914-18 une fine parcelle d'acier sous son crâne, est à la merci des vagabondages de cette mitraille. Il suffira qu'elle se déplace vers le cerveau et l'attaque pour que cette intelligence supérieure tombe dans la folie.

Du même coup, le malheureux perdra l'amour de celle qu'il aime. Lorsque la raison reviendra à Jean Diaz sa douleur sera farouche. Mais, cette âme d'élite, de renoncement en renoncement en est arrivé à n'exister que pour tenir son serment aux morts immortels : *empêcher la guerre !*

Ici, il est impossible d'analyser. Le don d'évocation d'Abel Gance, ce génie des foules, ou, comme on dit, des masses, qui font de lui un démiurge de l'écran comme Balzac fut un démiurge du roman, cette souplesse extraordinaire qui lui permet de juxtaposer à une scène dantesque, une églogue et d'être dans le même morceau le Victor Hugo de la *Légende des Siècles* et le Béranger des *Chansons d'amour* atteignent dans *J'accuse* leur extrême pointe de perfection. Un véritable miracle artistique.

LES VICTIMES IMPLORENT LA PAIX

Abel Gance comme son héros sonde la foi. La foi de Jean Diaz, pour empêcher la guerre, ressuscitera les morts. Et les cadavres jaillis de leurs tombes, dépouillant le manteau de terre qui les étreint, sortiront de la nuit pour rappeler aux vivants leur folie, leur erreur sanguinaire. Ils empêcheront la tuerie. Jean Diaz aura sauvé le Monde et son nom entrera dans la légende.

Il est bien difficile de retracer avec une plume les péripéties de ce drame admirable et d'en montrer les beautés. L'encre est incapable de se substituer à l'oeil. Or, il y a dans *J'accuse* un ensemble de visions grandioses, inoubliables, un tumulte de vérités, une magie de sensations qui tiennent du miracle. On n'a jamais encore usé avec ce relief, cette force, cette puissance soutenue, des ressources du cinéma. Du côté interprètes, les noms de Victor Francen, Jean Max, Line Noro, René Devillers disent assez la qualité du jeu. Mais dans un drame de cette envergure, la mise en scène tient le plus beau rôle et l'art du metteur en scène est tout.

Abel Gance veut mener à bien une grande et noble action contre la guerre. Il fait, en même temps une grande oeuvre.

Von Stroheim et les femmes

(Suite de la page 18)

une cigarette ou prend l'apéritif en attendant que rentre son mari, la fraction qui représente sa féminité diminue également... Un grand artiste peintre est certainement entre cinquante et soixante-dix pour cent efféminé, et une femme qui sort et bataille pour sa vie, cinquante à soixante-dix pour cent masculinisée.

— Puis-je vous demander quelle est chez une femme, votre "fraction" préférée ?

— Je vous répondrai encore que j'aime les contrastes. Tantôt, une petite femme un peu bébête, pure et suave... tantôt une femme " à la page", même si, à force d'être "à la page", elle se manifeste vulgaire et même grossière...

"Mon expérience m'a cependant appris ceci : les hommes ne savent aucun gré aux femmes d'être pot-au-feu. La fatuité de l'homme le pousse, pour satisfaire sa vanité, à préférer les femmes qu'on domine. Partant, il croit les aimer. Mais c'est faux. Et la preuve, c'est que l'homme qui possède une femme de ce genre va toujours chercher un délassement auprès des autres.

— De même que l'homme qui défend à sa femme de se farder admire et courtise les femmes maquillées, en ressentant au fond du coeur un léger dédain pour la sienne.

— C'est exact.

— Etes-vous musicien ?

— J'ai joué du violon, mais je n'en joue plus. J'aime la musique, oui, la musique très allemande ou très latine: Wagner ou Verdi, Mascagni et Puccini.

Quel être étrange, séduisant et troublant, que von Stroheim !... Pas "cabotin" du tout, cela je vous l'affirme. Il dit très sincèrement et très rapidement ce qu'il pense. Il ne cherche pas à étonner. Il est ainsi, et voilà tout !

J'AIME LE VRAI . . .

— Je suis romantique, terriblement. Mais j'ai aussi un grand amour pour la vérité. Quand, à Hollywood, j'ai commencé à demander, pour une mise en scène, une atmosphère vraie... quand j'ai réclamé du vrai champagne quand on devait boire du champagne dans le film, et de vraies allumettes si une boîte d'allumette devait être posée sur un meuble, on a commencé à me faire cette réputation d'extravagance qui ne m'a plus quitté, même quand les autres m'ont imité.

"Il est un proverbe américain qui dit : "Donnez un mauvais nom à un chien, et il le garde !...

" Et c'est vrai...

"J'avais fait venir d'Autriche le carrosse d'Etat de l'empereur, qui m'avait coûté cinq mille dollars, moins que je n'eusse payé un mauvaise reproduction. De même, j'avais chargé mon frère de m'envoyer de vrais uniformes qui, achetés en Autriche, revenaient moins cher qu'en Amérique. Mais, ces détails financiers, on ne les publia pas. On n'a pas écrit non plus que ce carrosse et ces costumes ont servi bien des fois après que je les eusse utilisés. On m'a simplement taxé "d'extravagance". Et les petites gens qui travaillent et qui, chaque jour, lisaient le récit de ces "extravagances", ne pouvaient que m'en vouloir de cet apparent gaspillage. Et les producteurs eux-mêmes s'en trouvaient influencés.

"Telle est la force de la chose écrite... Et pourtant...

LA VERITE SUR MES "FOLIES"

"Ma Veuve joyeuse" avait coûté cinq cent quatre-vingt mille dollars et rapporté quatre millions cinq cent mille dollars.

(Celle de Lubitsch en a coûté deux millions et rapporté à peine de quoi payer les frais.)

— Vous comprenez pourquoi je vous semble un peu amer? . . .

"Quand on annonça la réalisation de mon film Folies de femmes, on publia une photo de Laemmle me tendant un chèque, et voici quelle était la légende:

"Carl Laemmle remet à Eric von Stroheim un chèque en blanc pour "Folies de femmes."

"Et chaque jour, dans Broadway, une affiche lumineuse gigantesque (la plus grande affiche du monde) proclamait :

"Folies de femmes", le film que réalise von Stroheim, a coûté jusqu'à ce jour . . . "

"Et, tous les jours, les pompiers dressaient leur plus grande échelle pour changer les chiffres. C'était spectaculaire, sans doute, mais . . .

"Mais le mot Folies et le mot Stroheim ont fini par se confondre dans l'esprit du public, et on n'écrivait plus mon nom qu'avec un S deux fois barré, comme le signe du dollar."

— Etes-vous heureux d'être en France?

— Oui, vraiment, sincèrement. J'aime la France, et j'ai été accueilli ici avec une sensibilité fraternelle . . .

— Croyez-vous à l'astrologie? . . . Cette question inattendue vient de ce que j'ai envie de vous demander votre date et votre heure de naissance . . .

— 22 septembre 1885, à huit heures cinquate-cinq du matin, environ . . . Si je crois à l'astrologie ! Et comment !...

(Cet "Et comment!", pour avoir été dit en anglais, n'en a pas moins de véhémence enthousiaste . . .)

— Avez-vous des enfants?

— Deux fils: vingt-et-un et quinze ans. Ils sont en Amérique, où l'aîné est à l'école militaire de West-Point, tandis que le plus jeune continue ses études.

— Qu'aimez-vous lire?

— Les Mémoires d'une femme de chambre, de Mirbeau, et Les Civilisés, de Farrère. Et puis Verlaine et Maupassant, quand je suis à la campagne, couché dans un décor romantique et poétique.

. . . Si j'ai débité ces dernières questions avec la rapidité d'une mitrailleuse, c'est qu'un coup d'oeil jeté sur une pendulette vient de me rappeler à la réalité. . .

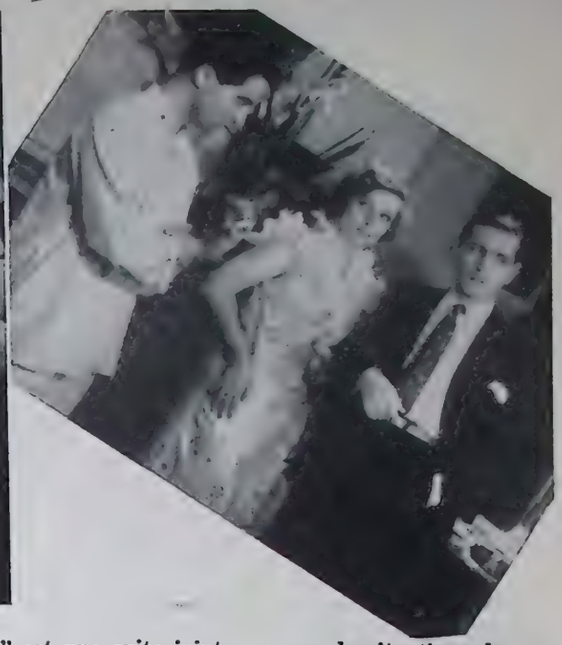
Il est huit heures.

Et je suis arrivée ici à cinq heures . . .

Un dernier whisky! . . .

Je bois à la réalisation de vos désirs, très sincèrement, Eric von Stroheim! . . .

"L'EMPREINTE ROUGE" film de mystère



Les amateurs de fortes sensations seront servis à souhait car "L'Empreinte Rouge" est une suite ininterrompue de situations dramatiques. De gauche à droite: Odette Sylvain et Maurice Lagrenée; au centre: l'aguichante Colette Darfeuil; puis René Ferté, Colette Darfeuil et Maurice Lagrenée, brillants interprètes de ce film assuré d'avance d'un énorme succès.

MAIS QUI EST-CE DONC?

Est-ce un seigneur, un grand roi ou un artiste bien connu en costume de cour? Regardez bien cette figure et peut-être aurez-vous la solution qui se trouve en page 30.

Un fervent adepte du cinéma français a réservé cet espace publicitaire pour marquer de façon tangible l'encouragement qu'il accorde au **COURRIER DU CINEMA** mensuel consacré exclusivement au film français.

● L'Atelier aux Travaux de Luxe ●

CA. 2452

IMPRIMERIE BOURGUIGNON LTÉE

Ouvrage en Couleurs

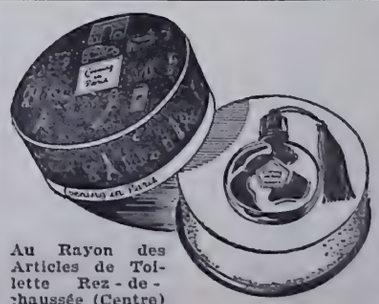
781 rue Bélanger, Montréal

EXIGEZ LES

VERRES CORECTAL

PRÉCIS JUSQU'AU BORD

LES MEILLEURS POUR VOS YEUX



Au Rayon des Articles de Toilette Rez-de-chaussée (Centre)

Mesdames!

Profitez de cette offre spéciale !

GRATIS :

Un flacon de parfum "EVENING IN PARIS" avec l'achat d'une boîte de poudre de même marque.

Poudre "EVENING IN PARIS", d'une qualité supérieure et agréablement parfumée.

Dupuis Frères LIMITÉE

rue Ste-Catherine est, Montréal.

Un autre chef-d'oeuvre

"REGAIN" du maître Marcel Pagnol

Après "Angèle", "Marius", "Fanny" et "César", Marcel Pagnol a voulu se surpasser lui-même. Tâche énorme mais bien digne du maître écrivain. Son nouveau film se nomme "Regain" : en voici quelques images. Trois d'entre elles nous montrent Orane Demazis avec Gabriel Gabrio cependant qu'une autre nous la présente avec Fernandel. Avec de tels interprètes "Regain" est appelé à un éclatant succès.

A la conquête de l'Amérique

UN fait sans précédent vient de se produire en Amérique.

Pour la première fois, un film français sera doublé en anglais et projeté dans toutes les villes des Etats-Unis.

C'est "Mayerling".

Le plus beau de l'histoire, c'est que les Américains aient découvert d'abord le réalisateur de ce film et ses interprètes, avant de découvrir le film lui-même.

Charles Boyer, puis Litwack, puis Danielle Darrieux, furent engagés à Hollywood.

C'est l'arrivée de cette dernière qui provoqua l'achat et la sortie de "Mayerling", par les Américains; car, rarement, vedette étrangère suscita pareille curiosité et pareil entrousiasme.

Dans quelques semaines, Danielle Darrieux commencera à Paris "Katia", sous la direction de Raymond Bernard, avec John Loder comme partenaire.

La vie d'une célèbre amoureuse

L'illustration de la vie amoureuse d'Adrienne Lecouvreur aura certainement un attrait tout particulier pour les amateurs de cinéma. L'histoire de cette femme captivante qui fut la reine des comédiens français au début du XVIIIème siècle animera un spectacle à la fois gracieux et pathétique et permettra à Yvonne Printemps de faire à l'écran une création qui doit ajouter encore à la gloire qu'elle a acquise à la scène. En face d'elle, Pierre Fresnay apportera autant d'ardeur que de tendresse au personnage pittoresque de Maurice de Saxe. La rivale d'Adrienne, son ennemie : la Duchesse de Bouillon, sera interprétée par Junie Astor, et André Lefaur sera le Duc de Bouillon. D'autres noms bien connus viennent compléter cette distribution éclatante : Larquey sera Pitou, Thomy Bourdelle : Pauly; Jaque Catelain : d'Argental; Gabrielle Robine sera la Duclos; Dubucourt : le Régent; Jean Worms : le Duc de Chaumont.

Les deux visages de Meg Lemonnier

Meg Lemonnier, qui sera la vedette féminine de "MA SOEUR DE LAIT", le nouveau film de Jean Boyer, nous apparaîtra dans cette joyeuse production sous deux aspects bien différents. Elle sera d'abord une ravissante jeune fille, vive, sportive, enjouée et charmante, ou, pour tout dire d'un mot, Meg Lemonnier elle-même.

Elle sera ensuite une petite paysanne gauche, timide, empruntée... en qui les spectateurs auront bien peu de chances de reconnaître tout de suite la délicieuse comédienne qu'ils ont si souvent applaudie. La composition — réalisée avec les moyens les plus simples: une paire de lunettes et quelques nattes postiches — est une étonnante réussite...

Et ce "double visage" de Meg Lemonnier ne sera pas un des moindres attraits de ce film dont la gracieuse artiste partagera la vedette avec Lucien Baroux et Henry Garat.

Betty Stockfeld, une femme heureuse

ELLE a d'abord été une petite fille heureuse, élevée à Sidney, sur les bords du Pacifique. Et devant la mer sans fin, sur le sable de la plage chaude, en pleine Australie, sa nurse, qui était Bretonne, lui chantait les rondes françaises.

A cinq ans, Betty, qui était un bébé avec des boucles blondes, et peut-être même quelques taches de rousseur, bredouillait : "Il était une bergè-re" en mettant des accents circonflexes et des h aspirées partout...

Depuis, elle aime toujours la France.

Betty Stockfeld est exactement une femme charmante. D'une amabilité sans cesse renouvelée et sans cesse agissante, toujours pleine de compliments, d'indulgence, d'enthousiasme.

Certains penseraient à la flatterie, et ils auraient tort : Betty n'est pas flatteuse. Elle estime que chacun porte en soi quelque chose d'intéressant, et lorsqu'elle le trouve, elle l'exprime, logiquement.

"C'est une chance, direz-vous, de voir dans ceux qui nous entourent, tant de détails attrayants. Rien n'est plus monotone ni plus décevant que de chercher à comprendre ses semblables".

Oui, mais Betty Stockfeld a une tendance à trouver l'humanité parfaite, la vie merveilleuse et les hommes tous bons, braves et généreux.

Que voulez-vous faire comprendre à une femme heureuse?

— "Touch wood !" clame Dahl, sa soeur, à cette évocation.

LE PREMIER FLIRT : DEMAIN LE MARIAGE ?

Dans une pension de la rue d'Assas, elle demeure vingt-quatre mois. Tailleurs de tricot, talons plats, épaules pointues, Betty est la jeune fille anglaise par définition. Une fois par semaine, elle flirte en faisant du sport : tennis, natation, petite fleur bleue, promenade sur le lac du bois de Boulogne... Nos garçons sont peut-être moins solides et moins sportifs que les étudiants d'Oxford, mais Betty "Stock" lève ses yeux bleu foncé sur eux et sourit : elle préfère les Français.

— Mon premier flirt était un Français, cela se passait à Saint-Jacut-de-la-Mer...

Un éclat de rire :

— C'est vous qui êtes Française et vous ne connaissez pas ce village... En Bretagne, voyons ! Toujours le souvenir de ma nurse... J'adore... C'est si joli... Puisque la France m'a donné mon premier souvenir d'amour, peut-être matérialisera-t-elle le dernier... par anticipation... J'espère bien épouser un Français...

— Vous avez l'intention de vous marier ?

— Certainement un jour, celui où je rencontrerai "l'homme de ma vie"... C'est si agréable d'avoir confiance en quelqu'un de posséder un grand bonheur calme, sûr, de s'abandonner sans chercher à lutter, à feindre, à provoquer...

Betty Stockfeld parle sans inquiétude, comme une femme à qui l'existence a accordé la possibilité de construire.

Enfant, elle a vécu dans une atmosphère familiale exceptionnelle d'entente, de compréhension, d'amour... A l'âge où l'on part à la découverte d'une amitié, de la première déception, elle a déjà ses soeurs qui la dispensent d'aller chercher plus loin ce qu'elle trouve chez elle avec le maximum de garantie. Betty, Dahl et Freckless s'entendent identiquement.

— J'aime ma famille, ces jours quotidiens de détente... On peut dire ce qui vous passe par la tête, parler à coeur ouvert, être sûr d'être compris... Cela ne fait pas très cinéma, n'est-ce pas? Pourtant, vous me demandez de dire la vérité.

Et l'amour même ne lui a pas donné d'amertume.

— Cela a toujours bien marché pour moi, dit-elle dans un sourire, mais peut-être est-ce aussi parce que cela n'a encore jamais été dans ma vie une très grande chose...

Les questions troublent un peu cette belle fille saine qui préfère ne pas avoir trop d'imagination pour elle-même :

— Nous dirons que cela évite des déceptions...

Autant elle est curieuse des autres, autant elle déteste s'analyser.

Le visage grave aux yeux profonds d'intelligence de BETTY STOCKFELD.

— L'interview est une chose terrible. Vous me demandez de vous confier mes idées sur l'amour, le mariage, des idées auxquelles je pense le moins possible, par pudeur, par respect, de peur de dénaturer la force d'un sentiment qui peut se révéler tout d'un coup.

Equilibrée, droite, elle aime les joies solides, enracinées, profondes.

— J'ai beau être heureuse, je désire tout de la vie. D'abord arriver aussi haut que je pourrai... J'adore mon métier que je place, avec ma famille, au-dessus de tout... Six mois à Londres, six mois à Paris, je travaille presque sans arrêt... Je suis contente de voir qu'en France j'obtiens des rôles intéressants... J'ai eu tant de joie à tourner "Une Gueule en or"... Ce film m'a fait du bien en me permettant de jouer vraiment la comédie... Sans doute, plus tard, lui devrai-je beaucoup...

Elle a un optimisme inébranlable...

"Bien sûr, direz-vous encore, c'est facile lorsqu'on est une femme heureuse..."

Mais le bonheur n'est une garantie de bonheur que selon les caractères. Ce qu'il faut admirer ici, c'est la sagesse de Betty Stockfeld.

Allons, faites vite comme elle : "Touch wood"!

QUELLES SONT MES VEDETTES PREFEREES!

Eh! bien voilà :

— Noël-Noël, Fernandel, Kiepura. Mais, de même que j'aimerais à jouer du Bourdet sur une scène parisienne, interpréter un film en costumes, je voudrais tourner avec Pierre Blanchar qui est l'un de vos artistes que j'admire le plus. Cette question du partenaire est si importante pour obtenir une excellente interprétation ! Dans le film comique, c'est Fernandel qui "m'inspire" le mieux. Ce garçon est véritablement extraordinaire. Du côté des artistes femmes, c'est à Française Rosay que vont mes préférences.

L'excursion sentimentale

(Suite de la page 25)

— En effet, Guy, je sais, mais c'est que...

— C'est que vous ne m'aimez pas, coupa sèchement Guy.

— Voyons, Guy, soyez raisonnable.

— Vous en coûterait-il tant que cela, Jeanne, de me rassurer?

— Guy, je ne puis me prononcer à l'instant, voyons, laissez-moi réfléchir, je vous estime beaucoup. Je n'oublie pas toutes vos gentillesses passées, mais pas plus à vous qu'à Jacques je puis donner de réponse et même d'espérance sur-le-champ, voyons, laissez-moi y penser. Pour l'instant je vous reçois tous les deux, plus tard on verra.

— Jeanne, reprit Guy Deschamps, si vous m'aimiez, vous n'hésiteriez pas à me le dire franchement, sans détours, et vous me promettriez ce soir de m'accorder désormais toute votre attention, que je veux exclusive, parce que, moi, mes intentions sont sérieuses, voyez-vous.

— Je regrette, Guy, mais, je n'aime pas être ainsi brusquée et forcée, nous en reparlerons, voulez-vous?

Et se disant elle se leva et annonça qu'elle montait à sa chambre. "Sans rancune", ajouta-t-elle, puis, gracieuse et svelte, elle disparut dans l'escalier.

Guy Deschamps était convaincu maintenant des véritables sentiments de Jeanne. Non, elle ne l'aimait pas. Pour lui, si elle l'avait aimé elle le lui aurai avoué séance tenante, elle aurait été fière de son aveu à lui et elle y aurait répondu avec empressement.

Longtemps il rongea son dépit dans le salon de l'hôtel, maintenant désert. La grande pendule de chêne chantait maintenant minuit près du foyer. Guy Deschamps restait toujours là, dans une berceuse, perdu en de sombres réflexions, trop nerveux pour ressentir le besoin du sommeil. Il ne se pouvait rendre à l'idée que Jeanne ne fût pas plus émue à l'aveu de son amour. Ah! ce Jacques Lebrun, quel mal il lui faisait en cette journée d'excursion. Celui qu'il redoutait le plus allait-il triompher? Non, cela ne se passerait pas de la sorte.

C'était juré, il se vengerait de cet affront. Mais comment? C'est sur une pareille indécision que Guy Deschamps regagna sa chambre.

Le lendemain le groupe se retrouva formé et disposé par une excellente nuit de sommeil à reprendre les chemins de neige.

Guy étonna Jeanne par sa belle humeur et les prévenances qu'il lui accordait. Il se montrait tellement empressé par moments qu'elle y vit bientôt de la moquerie. On lui en fit finement la remarque, mais Guy faisait mine de ne pas saisir et continuait de plus belle à plaisanter. C'est dans cet esprit que tous quatre dans l'après-midi de dimanche glissèrent dans les environs de l'hôtel.

Guy Deschamps s'éloigna soudain du groupe en prenant une descente en plein bois. Il se laissa glisser avec précaution quelque temps. La piste était sinueuse et rapide, il descendit ainsi quelques minutes, atteignit un palier et s'apprêtait à continuer quand un grand écriteau frappa son attention. Il lut: "Danger! piste fermée aux skieurs." Guy Deschamps, curieux, descendit une centaine de pieds avec mille précautions, mais dut s'arrêter, car un trou immense creusé par des travaux de voirie s'offrit bientôt à ses regards. Vite, Deschamps rebroussa son chemin, il avait son affaire. Au palier, entre les deux descentes, il fit tomber l'écriteau qu'il enfonça rapidement dans la neige et bientôt après il rejoignit le groupe sur les hauteurs déboisées.

— Mais, d'où venez-vous, de lui crier Jeanne, d'aussi loin que sa voix put porter.

— Venez par ici, répondit Guy, je connais une piste pour skieurs émérites comme Jacques, je viens justement de l'entreprendre.

Les deux jeunes filles et Jacques s'approchèrent.

— Vous voulez des émotions, dit Guy, tout essouflé et l'air gouailleur.

— Bien sûr, répondit vivement Jacques.

— Venez par ici. J'ai découvert la plus belle descente mais j'avertis ces demoiselles que ce n'est pas pour elles, malgré l'adresse que je leur reconnais. Non, non, vraiment, cela, c'est pour les champions comme Jacques. Personnellement je n'ai pu aller jusqu'au bout. Voyons ce que tu peux faire Jacques!

— Allons voir, s'écria Pauline, et le groupe conduit par Guy se dirigea vers la partie boisée de la montagne.

— C'est ici, fit ce dernier, et, désignant l'entrée de la piste au milieu des sapins, mais ce n'est pas tout, plus bas il y a un palier et c'est de là que je voudrais voir un champion s'élancer.

— Ou une championne, s'écria soudain joyeusement Jeanne Lépine, tout en se lançant sur la piste . . .

Guy Deschamps pâlit soudain et poussa un cri :

— Jeanne! Jeanne! arrêtez-vous, il y a danger!

Mais Jeanne Lépine avait acquis de l'élan. Elle disparut bientôt dans la première courbe qu'elle prit d'ailleurs avec une souplesse accomplie.

Guy s'était maintenant lancé à sa suite, tentant de rivaliser de vitesse et espérant rejoindre la malheureuse jeune fille au bas de la première descente. Tous ses nerfs étaient tendus par l'anxiété et l'effort. La prudence la plus élémentaire il l'oubliait en ce moment, bien qu'il anticipait la brusquerie des virages à exécuter dans cette piste, une des plus difficiles à vaincre de toute la région. Il fallait rejoindre Jeanne avant qu'elle ne s'engageât dans la descente fatale et aille se blesser, peut-être se tuer dans le trou béant, découvert quelques instants plus tôt. Plusieurs fois, à travers les arbres, Guy Deschamps avait perçu la jeune fille et lui avait crié d'arrêter, mais cette dernière, grisée de plaisir et désireuse de se signaler à ses compagnons de voyage, continuait sa course. Soudain Guy Deschamps perdit pied dans une courbe et, avec une vitesse vertigineuse, donna contre un arbre avec violence. Jeanne avait maintenant atteint le palier fatal. Elle s'apprêtait à continuer quand les plaintes de Guy Deschamps, blessé à une centaine de pieds plus haut, attirèrent son attention.

Elle remonta et l'aperçut bientôt la tête ensanglantée rougissant la neige immaculée. En quelques pas elle fut à ses côtés lui donnant les premiers soins, cependant que Jacques et Pauline survenaient.

Du mieux que l'on put l'on pansa avec l'aide de mouchoirs la pauvre tête de Guy et sans perte de temps, aidé des jeunes filles, Jacques se mit en devoir de retraiter en hâte vers l'hôtel. Le groupe en était maintenant éloigné de près de deux milles. Mais il s'agissait de remonter pour l'instant cette côte. On y mit une bonne demi-heure pour ne pas faire faire d'effort au blessé et lui éviter une seconde hémorragie, la première ayant heureusement cessé.

Enfin, de peine et de misère on atteignit le plateau déboisé au haut de la descente.

— Prenez vos skis, Pauline, et rendez-vous vite chercher du secours à l'hôtel, j'aurai soin de Guy. Accompagnez-la Jeanne. Il est inutile de traîner Guy plus loin dans l'état où il est, nous ne saurions que lui faire du mal.

Les deux jeunes filles s'éloignèrent. Guy Deschamps, maintenant qu'il ne souffrait plus des soubresauts de la marche, ouvrit les yeux et, apercevant Jacques Lebrun penché vers lui, murmura:

— Pardon, vieux, pardon.

— Mais, je n'ai rien à te pardonner, mon pauvre Guy.

— Oui, reprit le blessé, beaucoup.

Et, le blessé, malgré les protestations de Jacques, qui ne voulait pas qu'il se fatiguât à parler, lui conta comment il avait enlevé l'écriteau dans le but de le faire tomber et se blesser, peut-être se tuer.

Quand il eut fini et qu'avec une voix faible il termina, Jacques lui dit doucement:

— Tu l'aimes donc beaucoup?

— Oui, jusqu'à la folie, jusqu'à cette folie.

A ce moment des gens de l'hôtel, un médecin en tête, arrivèrent en hâte, conduits par les deux jeunes filles, et s'empressèrent de transporter le blessé à l'hôtel où le médecin après un examen préliminaire ne diagnostiqua pas de fracture du crâne, chose pourtant redoutée. Guy Deschamps avait perdu beaucoup de sang; il récupéra ses forces quand même assez vite.

— Mais, promets-moi de n'en pas souffler mot, je suis très coupable, pardonne-moi, je me suis égaré, j'ai perdu la tête, avait dit Guy.

— Je te pardonne et je te jure que les jeunes filles n'en sauront rien, lui avait répondu Jacques.

Guy était trop malade pour revenir le jour même à Montréal. Il demeura à Sainte-Marguerite deux semaines sous les soins d'un médecin avant qu'on le put transporter à un hôpital de Montréal où il parachéva sa convalescence.

Cependant Jacques, Jeanne et Pauline rentrèrent par le train de cinq heures ce dimanche-là, comme il était entendu; le premier, appelé par ses affaires, les deux jeunes filles pressées de rentrer au foyer, conscientes d'avoir laissé Guy entre bonnes mains.

Jacques réfléchit beaucoup à son retour. Un soir il se présenta chez Jeanne:

— Jeanne, dit-il, après quelques minutes d'entretien, je viens vous parler de Guy Deschamps. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il est maintenant complètement rétabli. Et . . . vous savez qu'il vous aime, cet accident qu'il a eu n'est pas étranger à l'amour qu'il vous porte.

— Comment cela, Jacques ?

— Oh! ne me demandez pas d'explications, j'ai promis de me taire, mais je suis sûr qu'il vous aime à la folie, Jeanne. Puis-je me permettre de connaître vos sentiments envers lui?

— Il ne me'st pas indifférent, répondit Jeanne.

— Il faut plus que cela, Jeanne, il faut l'aimer. Oubliez les paroles que je vous ai dites à Sainte-Marguerite.

Et, se levant, Jacques eut ce mot sublime : "Lui a, plus que moi, besoin d'être aimé de vous.

François GILLES.

HARRY BAUR A MAIGRI

Harry Baur, qui tourne en ce moment dans *"Raspoutine"* a maigri de vingt livres. On attribue cette perte d'embonpoint à sa récente et grave maladie et aussi au surmenage. Mais on dit également que cela lui fera un bien énorme.

* * *

MAIS QUI EST-CE DONC?

Non ce n'est pas Fernandel! La ressemblance est frappante et l'on peut s'y laisser prendre mais il s'agit d'une gravure ancienne représentant Henri VI, roi d'Angleterre, à l'époque de Jeanne d'Arc.

C'est Fernandel qui doit être flatté de ressembler à un monarque. Oh! bonne mère!

" LEGIONS D'HONNEUR "

Grand Prix du Cinéma français 1938

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs la primeur des photos de ce film magistral qui a remporté haut la main le grand Prix du Cinéma. Les vedettes sont : Marie Bell, Charles Vanel, Pierre Renoir, Abel Jacquin et autres. Voici mantenant un résumé du scénario qu'on lira avec intérêt.

— Vos noms, prénoms, âge, lieu de naissance, profession, domicile ?

Très pâle, seul dans le box des accusés, le lieutenant Vallin répond aux questions. Il porte sur sa poitrine ses décorations : Croix de Guerre, palmes et étoiles, et la Légion d'Honneur. Et l'on peut s'étonner de voir cet homme jeune, dont le bras droit est en écharpe, comparaître devant un Conseil de Guerre.

—" Greffier ! donnez lecture de l'acte d'accusation".

—"Le lieutenant Vallin, Robert, Jacques, officier du Hoggar, est accusé de mutilation volontaire pour, le 12 septembre 1936, s'être tiré une balle de revolver dans la main droite.

Et c'est l'angoissant défilé des témoins. Il y a, dans l'accusation portée contre le lieutenant Vallin, bien des confusions, beaucoup de points obscurs que celui-ci n'aide d'ailleurs pas à éclaircir. Quelle sombre et poignante tragédie a amené cet homme, incapable de félonie, à commettre un tel acte de bassesse ? On évoque timidement la possibilité d'une complicité. Allons ! Un héros est-il capable de s'associer à un lâche pour perpétrer hypocritement une ignominie ? Non. Alors ?...

L'accusé prétend s'être blessé seul en chargeant son revolver. Il le jure. Le Commissaire du Gouvernement somme le lieutenant Vallin de répéter son serment... sur sa *Légion d'honneur*...

—"Non... non... pas ça... c'est impossible".

Condamné à la destitution, l'ex-lieutenant Vallin contracte un engagement dans la Légion Etrangère.

L'appel aux armes sous le ciel d'Afrique.

LA CONFESSION

Six mois plus tard l'avocat chargé de la défense du lieutenant, reçut du Maroc la confession du légionnaire Vallin.

Dans un poste avancé du Sahara, le Capitaine Dabrau et le lieutenant Vallin s'étaient liés d'une solide et franche amitié. Le même amour du bled avait rapproché ces deux hommes aux caractères pourtant si différents.

Et c'est également ce même amour du bled différemment exprimé selon leur tempérament respectif qui les lie plus étroitement encore.

"Le bled... le silence... l'immensité..."

Un jour grièvement blessés au cours d'une violente échauffourée, après avoir été soignés, tous deux sont envoyés en convalescence, le Capitaine Dabrau qui traite paternellement "son Lieutenant" insiste absolument pour que ce dernier passe son congé chez lui, en Camargue. Vallin s'insurge contre ce projet, sous prétexte que Dabrau, marié, doit demeurer quelque jours seul avec sa femme.

—"Ma femme ? répond Dabrau, mais mon vieux elle sera ravie. Tu verras, c'est une brave femme pas maniérée pour deux sous... une bonne fille sans façons...

La surprise du lieutenant n'a d'égale que sa gaucherie quand il découvre en Madame Dabrau une jeune femme de vingt-quatre ans, adorablement jolie.

La vie au Mas coule délicieuse et confortable. Les deux malades se remettent peu à peu de leurs blessures.

Extrêmement sensible, Simone Dabrau laisse librement s'épancher ses sentiments. Vallin apprend alors les raisons de l'union de ses amis. Cousins aux propriétés contiuës, Pierre ne voulant pas abandonner Simone orpheline, lui proposa le mariage afin de simplifier des questions matérielles.

A l'insu de ces deux nobles coeurs naît entre Jacques et Simone un sentiment infiniment plus doux que l'amitié qu'ils croient innocemment ressentir l'un pour l'autre.

Il faut à tout prix étouffer cette passion. Calme à force de volonté, déchiré entre l'amitié sacrée qu'il voue à son capitaine et le sentiment qu'il porte à Simonne, Vallin décide de sacrifier le second au premier. Il partira.

Ce soir... après avoir dit adieu au pavillon de Simone. Il y est maintenant. Dévotieusement il baise la photographie de Simone.

—"Jacques..."

C'est Simone qui l'a suivi !

Des coups violents ébranlent la porte. C'est Dabrau, étonné de la lumière qui billait au pavillon. Vallin bondit par la fenêtre au moment même où Dabrau force l'entrée. Celui-ci découvre sa femme qu'il croit coupable. Alors, fou de rage, il se précipite à la fenêtre et à deux reprises, tire sur l'ombre qui s'enfuit. Puis, tout à coup, saisi d'un doute affreux, il court jusqu'au Mas, monte quatre à quatre à la chambre de Vallin. Vallin est couché et dort paisiblement.

A peine a-t-il refermé la porte Vallin ouvre les yeux, rejette les couvertures et sort de son lit. Les draps et ses vêtements sont inondés de sang. Il a la main traversée par une balle et souffre horriblement. Maîtrisant sa douleur, il fuit.

La vérité a lui maintenant sur le cas de Vallin, qui n'avait pas voulu faillir ni à l'amitié ni à l'honneur.

Quelques scènes du film. A gauche : la mort d'Abel Jacquin dans les bras de Charles Vanel. Au centre, l'émouvante Marie Bell et à droite, la revue des troupes.

Potinons un peu !

"Le Petit Roi" est grand

Robert Lynen, le héros de tant de films d'enfance a grandi. Nous le verrons bientôt dans le rôle du "Petit Chose", d'Alphonse Daudet.

Trois titres à retenir

Ce sont deux chansons que Jean Boyer a écrites pour *"Ma Soeur de Lait"*, dont Lucien Baroux, Henry Garat et Meg Lemonnier seront les vedettes.

"C'est vous et pas une autre". *"Voulez-vous être celle-là?"* et *"Chaque femme a quelque chose"*, seront demain sur toutes les lèvres...

Rappelez-vous, si vous en doutez, le succès remporté par les refrains déjà composés par le même auteur...

Aimos, l'heureux jardinier

UN homme qui a bien mérité de se reposer un peu, c'est l'amusant Aimos qui est demeuré sous les feux ardents des sunlights, tournant successivement *les Bateliers de la Volga*, *la Belle équipe*, *le Grand refrain*, sans même avoir le temps de souffler.

—Je suis toute l'année en vacances! a-t-il cependant l'audace de me déclarer.

Plissant ses petits yeux malins, pointant son nez vers le ciel où brillent les chauds rayons du soleil du printemps, il explique :

— J'habite toute l'année ma petite maison de Chennevières-sur-Marne, ce sont donc des vacances permanentes, mais, bien sûr... je n'en profite pas souvent !

Et il ajoute aussitôt :

— Ma petite maison s'appelle "Chez Nous", et chacun s'y trouve chez soi...

"Chez Nous" est une maisonnette normande entourée d'un grand jardin d'agrément devant, potager derrière, comme presque toutes les villas de la banlieue parisienne.

Aimos, déguisé en jardinier, vint à ma rencontre escorté de ses animaux préférés : la guenon Mitsou, perchée sur son épaule, et qui lui gratte familièrement les oreilles; ses quatre chiens : Mars, le danois; Toto, le loulou de Poméranie; Tchao, le bas-rouge et Treutreu, le spitzbaus, sans oublier ses quatre chats, qui portent chacun le nom d'un des personnages qu'il interpréta à l'écran : Freda, Mulot, Brulain, et Ronquin...

— Tel que vous me voyez, je suis le plus heureux des hommes ! affirme-t-il.

Je n'en doutai pas en voyant son sourire quand il m'entraîna au fond du jardin où le poulailler retentit de mille cris d'oiseaux: poules, cops, pintades, canards et pigeons... Plus de cinquante volatiles et deux cents pigeons donnent un concert à ce nouveau saint François d'Assise, qui m'avoue ne pas pouvoir manger de poulet rôti... Il ne consent à goûter à la poule au pot mensuelle (celle-là étant une vieille poule qui a vécu sa vie) qu'après s'être assuré que le compte de ses "cocottes" personnelles n'est pas diminué d'une unité.

— Parlons de quelque chose de gai, maintenant soupire-t-il de sa voix de gavroche.

Nous traversons des allées bien ratissées où croissent des légumes variés: artichauts, radis, laitues, poireaux...

Aimos est dans la vie un simple comme il est simple, bon et enthousiaste dans ses films.

— Ça et le travail, voyez-vous, c'est le secret du bonheur ! assure-t-il en contemplant son petit coin et en annonçant qu'il commencera de tourner dans une huitaine.

* * *

Cri du coeur

Le mot, paraît-il, est de Raimu.

A un récent dîner où avait été invité le créateur de *Marius*, on apporta à certain moment un poulet fort appétissant mais si petit, si petit...

C'est alors que la maîtresse de maison se penche vers Raimu et, toute joyeuse l'interroge :

— Que dites-vous de ce plat, cher ami...

— Je dis qu'heureusement, la pauvre bête est morte... elle ne peut parler...

— En admettant qu'elle puisse parler, peut-on savoir ce qu'elle dirait...

—Eh ! bé... Que de monde, que de monde...

Rama-Tahe: de la danse au cinéma

ELLE a le charme exotique des belles Antillaises et à la fois l'allure sportive et décidée de la jeune femme moderne.

Rama-Tahé adore la danse, le cinéma, le théâtre et ne voudrait pour rien au monde renoncer à son art.

Toute jeune elle dansait déjà au Palace; c'est là que Léon Poirier, qui cherchait une femme au type oriental, la vit et l'engagea pour son *Caïn*.

Ce rôle lui valut un succès certain mais aussi le fait d'être classée dans les personnages exotiques.

— A cause de celá j'ai attendu six ans avant de tourner de nouveau, me confiait-elle l'autre jour.

— Qu'avez-vous fait pendant ce laps de temps?

— J'ai continué à danser, au Casino de Paris, au Palace, à Monte-Carlo, à Berlin, en Italie.

— Et vous avez de nouveaux débuts dans *Miarka, la fille à l'Ourse*.

— Oui, dans la version du film qui fut jadis tourné par Réjane et une Italienne, dont j'ai oublié le nom. Suzanne Després a repris le rôle de Réjane et moi celui de l'Italienne.. Aussitôt après *Miarka*, Henry Fescourt m'engagea pour *l'Occident*. Je joue le rôle d'une Marocaine qui, venue à Paris pour faire ses études, se voit brusquement aux prises avec la vie et les... Occidentaux. De retour dans son pays, le chef d'une tribu de pillards fait de moi l'instrument de vengeance contre les "roumis". Je suis aussi amenée à faire souffrir le seul être qui se soit montré bon pour moi et que j'aime pourtant... C'est un rôle dramatique et que j'ai beaucoup aimé.

— Avez-vous des rôles que vous préférez?

— Pourvu que ce soient des personnages humains...

— Dansez-vous dans vos films?

— Jusqu'à présent j'ai eu l'occasion de le faire dans tous mes films. Dans *Miarka*, je danse une danse gitane; dans *l'Occident*, une danse marocaine.

— Des projets ?

— Rien de sûr, aussi je préfère ne pas en parler. Mais j'espère bien cette fois-ci ne pas rester longtemps avant d'affronter les feux des sunlights.

* * *

Une curieuse composition de Pierre Blanchar

IL est des vedettes qui, peut-être parce qu'elle ne sont pas très sûres d'elles-mêmes, ne sauraient admettre la présence à leurs côtés, dans une distribution, d'artistes de grande classe.

C'est là un reproche qu'on ne peut faire à Raimu qui, dans *L'Etrange Monsieur Victor*, aura pour partenaire un des meilleurs comédiens français, un des acteurs préférés du public, Pierre Blanchar.

Pierre Blanchar campe dans le film de Jean Grémillon un étonnant personnage de forçat innocent, qu'il interpète avec une maîtrise incomparable et les scènes qu'il a tournées avec Raimu et avec Madeleine Renaud sont simplement admirables.

On peut dire que le cinéma français ne nous a que rarement donné l'occasion d'applaudir dans une même production trois artistes d'un aussi rare talent.

La PAGE INDISCRÈTE
SAVIEZ-VOUS QUE...?

Une vedette perdue: dix de retrouvées

L'EXODE de quelques vedettes et de quelques metteurs en scène français vers Hollywood a fait couler beaucoup d'encre.

L'émotion manifestée à ce sujet reflétait la crainte qu'une saignée abusive pût faire courir à la production française un risque d'appauvrissement.

Derrière l'appel du dollar, dont il était d'ailleurs superflu de faire grief à ceux qu'il avait touchés, on a pu soupçonner que le renouvellement des cadres de Hollywood n'était peut-être pas la seule raison déterminante. Les largesses des magnats de l'industrie américaine du film, distribuées en série, ne tendaient-elles pas à priver le film français de quelques têtes d'affiche d'une valeur commerciale certaine ?

Il est apparu aussi à des observateurs perspicaces que le "coup de pompe" américain prenait des allures de menace, que cette fièvre maligne — la "hollywoodite" — avait d'autres objectifs encore que ceux immédiats du dumping coûteux. La crainte de la prospérité du film français serait à l'origine de l'engouement subit de Hollywood pour les vedettes et metteurs en scène français.

Cette explication n'est certes pas dépourvue de logique. Il n'est pas invraisemblable que l'industrie américaine du film défende ses intérêts à coups de dollars, au risque d'être taxée de quelque machiavélisme.

Quoi qu'il en soit, nous voulons retenir ceci: c'est que Hollywood n'aurait pas eu de raison de spéculer sur l'accaparement d'un certain nombre de valeurs du cinéma français si le film français n'existait pas.

Quant à prendre au tragique cette menace d'accaparement, allons donc! Ce procédé de dumping est peut-être d'une simplicité enfantine, en tant que possibilité de mise en oeuvre considérée sous l'angle de la puissance du dollar. Mais nous tenons pour vrai qu'il se révélera absolument illusoire.

Ce serait compter sans les possibilités de renouvellement dont dispose le cinéma français. Nous voyons déjà qu'il est en train de faire victorieusement la preuve de ses ressources. La saignée que lui a fait subir Hollywood n'aurait été, en fin de compte, qu'une alerte vivifiante: une occasion salutaire pour les producteurs français de faire appel à des talents nouveaux.

Nombre de jeunes qui ont déjà fourni des gages de leur talent méritent l'initiative des producteurs à leur confier des emplois où ils pourront donner la mesure de leurs moyens. L'heure a déjà sonné pour les Bernard Lancret, Roger Duchesne, André Fouché, Gilbert Gil, pour les Viviane Romance, Josette Day, Yvette Lebon, Sylvia Bataille, Germaine Roger. Et voici la floraison des brillants débuts: avec Madeleine Robinson, Corinne Luchaire, Michèle Morgan.

Qu'on veuille bien ne pas oublier non plus d'utiliser tels talents éprouvés dans les rôles de caractère qui les mettraient en valeur: un Jean Galland, un Rignault, un Aimos...

Côté metteurs en scène, l'année 1937 a consacré les talents de Marcel Carné, de Léonide Moguy. Elle nous a donné des essais prometteurs d'un Marcel Cohen.

Comment oublier que 1937 fut marqué aussi par l'éclatante consécration cinématographique de Renoir avec "La Marseillaise".

Il faut noter d'ailleurs que les élus d'Hollywood, artistes et metteurs en scène, ont eu, pour la plupart, la sagesse d'écouter les avertissements qui leur ont été donnés par la Chambre Syndicale des Producteurs français et qu'ils se sont réservé dans leurs contrats américains la possibilité de venir tourner chaque année au moins deux films en France.

Sans compter, n'est-ce pas, le possible retour de l'enfant prodigue.

Ayant fait ce tour d'horizon, nous voyons que le film français peut envisager avec confiance une prochaine année de qualité.

"Les Femmes Collantes"

Parmi les couples de l'écran, en voici un assez inattendu: Marguerite Moreno-Marcel Vallée; il se trouve formé pour les besoin du film de Jean de Létraz et Pierre Caron: "Les Femmes collantes" adapté de la comédie de Léon Gandillot.

En dehors de ces deux artistes, l'interprétation comprend encore: Betty Stockfeld, Mona Goya, Joseline Gaël, Jeanne Fusier-Gir, Michèle Béry, MM. Henry Garat, Armand Bernard, Jean Tissier, Carette, Willy Leardy et Duvaleix.

Le premier tour de manivelle sera donné sous peu, dans un décor représentant l'appartement de "Gladys", une des nombreuses amies d'Henry Garat.

Fernand Gravey est de retour

IL y a quelques mois, comme nous l'avions signalé, Fernand Gravey s'était embarqué pour Hollywood où il devait tourner. Aujourd'hui, ce film, intitulé *Matière à scandale*, est complètement terminé.

Aussitôt ce film achevé, Fernand Gravey s'est embarqué à bord de l'*Ile-de-France*, et il est arrivé à Paris en compagnie de Jane Renouardt.

Heureux et souriant, il a déclaré qu'il allait se reposer quelques jours avant de recommencer à tourner.

* * *

Roger Karl, artiste consciencieux, sobre et distingué, toujours remarquable dans le moindre rôle.

On trouve tout en fait de Musique chez

RAOUL VENNAT ENR'G.

3770 rue St-Denis, Montréal Tél. HA. 5310

Chansons des films français :
.35c et .45c Petits formats .10c et .15c.

GRATIS!

Une revue mensuelle très intéressante contenant des patrons, de la musique, etc., vous sera envoyée gratuitement, en envoyant seulement vos noms et adresse accompagnés de .12c pour frais de poste durant l'année.

PARCE QU'IL EST PLUS PROFITABLE

d'employer des essences culinaires de qualité

Faites usage des fameuses essences

JONAS

En vente chez tous les bons marchands

Deux canotiers, une robe de soirée, deux tailleurs . . . cinq photos . . . c'est peu mais c'est toute la Haute Mode de Paris, l'inimitable.

Programmes des Cinémas de Province

GEORGES — St-Georges de Beauce

12-13-14 MAI	— LE COUPABLE
19-20-21 "	— LA ROSE EFFEUILLEE
26-27-28 "	— JOSETTE
2- 3- 4 JUIN	— LES REPROUVES
9-10-11 "	— LA POCHARDE
16-17-18 "	— L'APPEL DU SILENCE
22-24-25 "	— JEANNE
30 JUIN-1-2 JUILLET	— LES GAIS LURONS

ALMA — Riverbend

7- 8- 9 MAI	— L'HOMME A ABATTRE
14-15-16 "	— YOSHIWARA
21-22-23 "	— LES DEGOURDIS DE LA IIe
28-29-30 "	— LA BATAILLE SILENCIEUSE
4- 5- 6 JUIN	— LA DANSEUSE ROUGE
11-12-13 "	— A NOUS DEUX MME LA VIE
18-19-20 "	— ABUS DE CONFIANCE
25-26-27 "	— LE CHANTEUR DE MINUIT

CARTIER — Granby

8- 9-10 MAI	— CESAR
	— LES CROQUIGNOLLE
15-16-17 "	— LA DANSEUSE ROUGE
	— LE CANTINIER DE LA COLONIALE

CAPITOL — Drummondville

8- 9 MAI	— LA PORTE DU LARGE
	— MA PETITE MARQUISE
15-16 "	— AVEC LE SOURIRE
	— L'HOMME DE NULLE PART
22-23 "	— CESAR
	— LES CROQUIGNOLLE
29-30 "	— SARATI LE TERRIBLE
	— RENDEZ-VOUS CHAMPS ELYSEES

CINEMA DE PARIS — Magog

8- 9-10-11 MAI	— POLICE MONDAINE
	— LA REINE DES RESQUILLEUSES
15-16-17-18 "	— MESSIEURS LES RONDS DE CUIR
	— A MINUIT LE 7
22-23-24-25 "	— L'ASSAUT
	— LA PEAU D'UN AUTRE
29-30-31 MAI-1er JUIN	— UN GRAND AMOUR DE BEETHOVEN
	— MON COUSIN DE MARSEILLE
5- 6- 7- 8 JUIN	— A NOUS DEUX MME LA VIE
	— LA DAME DE VITTEL
12-13-14-15 "	— L'HOMME DE NULLE PART
	— RENDEZ-VOUS CHAMPS ELYSEES
19-20-21-22 "	— UN MAUVAIS GARÇON
	— UN COUP DE MISTRAL

PRINCESS — Rivière-du-Loup

7- 9-10 MAI	— LA DANSEUSE ROUGE
11-12-13 "	— MONSIEUR PERSONNE
14-16-17 "	— LA PORTE DU LARGE
18-19-20 "	— LE MESSAGER
21-23-24 "	— SARATI LE TERRIBLE
25-26-27 "	— PRENDS LA ROUTE
28-30-31 "	— ABUS DE CONFIANCE
8- 9-10 JUIN	— CESAR
11-13-14 "	— LES SECRETS DE LA MER ROUGE
18-20-21 "	— LA BATAILLE SILENCIEUSE
21-25-27-28 JUIN	— NAPLES AU BAISER DE FEU

PARISIEN — Louiseville

5- 6- 7- 8 MAI	— LA DAME DE PIQUE
12-13-14-15 "	— L'ILE DES VEUVES
19-20-21-22 "	— UN MAUVAIS GARÇON
26-27-28-29 "	— TROIS ARTILLEURS AU PENSIONNAT
2- 3- 4- 5 JUIN	— IGNACE
9-10-11-12 "	— LES GAIS LURONS
16-17-18-19 "	— FRANÇOIS Ier
23-24-25-26 "	— LA FILLE DE LA MADELON

LAURIER — Mont-Laurier

7- 8 MAI	— LE CHANT DE L'AMOUR
11-12 "	— INCOGNITO
14-15 "	— LE CHEMINEAU
21-22 "	— MATERNITE
25-26 "	— LE COMTE OBLIGADO
28-29 "	— LES BATELIERS DE LA VOLGA

ROXY — Shawinigan Falls

8-9-10 MAI	— LE PORTE VEINE
15-16-17 "	— LA GRIFFE DU HASARD
22-23-24 "	— LA BATAILLE SILENCIEUSE
29-30-31 "	— LA DANSEUSE ROUGE
5- 6- 7 JUIN	— LA CITADELLE DU SILENCE
12-13-14 "	— ABUS DE CONFIANCE
19-20-21 "	— UN CARNET DE BAL
26-27-28 "	— LES HOMMES NOUVEAUX

AUDITORIUM — Shawinigan Falls

6- 7 MAI	— AU PAYS DU SOLEIL
13-14 "	— LES ANGES NOIRS
20-21 "	— MIRAGES
27-28 "	— LA TREIZIEME ENQUETE DE GREY

VICTORIA — Victoriaville

7- 9 MAI	— UN SOIR A MARSEILLE
11-12 "	— PRENDS LA ROUTE
14-16 "	— RENDEZ-VOUS CHAMPS ELYSEES
18-19 "	— CINDERELLA
21-23 "	— LA MYSTERIEUSE LADY
25-26 "	— LE MARI DE LA REINE
28-30 "	— LES HOMMES NOUVEAUX
1- 2 JUIN	— LE CANTINIER DE LA COLONIALE
4- 6 "	— LES HOMMES SANS NOM
8- 9 "	— PANTINS D'AMOUR
11-13 "	— SARATI LE TERRIBLE
15-16 "	— NAPLES AU BAISER DE FEU
18-20 "	— LE MESSAGER
22-23 "	— FRANÇOIS Ier
25-27 "	— L'ILE DES VEUVES
29-30 "	— LA BETE AUX SEPT MANTEAUX

ELITE — Thetford Mines

1- 2 MAI	— AU SON DES GUITARES
	— LA ROUTE HEUREUSE
8- 9 "	— LE FILS DU SCHEIK
	— LES JUMEAUX DE BRIGHTON
15-16 "	— BLANCHETTE
	— LA DAME DE VITTEL
22-23 "	— L'HOMME SANS COEUR
	— LES MARIS DE MA FEMME
29-30 "	— L'ASSAUT
	— LA PEAU D'UN AUTRE
5- 6 JUIN	— L'HOMME DU JOUR
	— QUAND MINUIT SONNERA
12-13 "	— LA FILLE DE LA MADELON
	— LA DAME DE PIQUE
19-20 "	— LA DANSEUSE ROUGE
	— OEIL DE LYNX
26-27 "	— LA CITADELLE DU SILENCE
	— C'ETAIT LE BON TEMPS

RIALTO — Québec

7-8- 9-10 MAI	— COURRIER SUD
11-12-13 "	— L'AMOUR VEILLE
14-15-16-17 "	CESAR & LES PRISONS DE ST-CLOTAIRE
18-19-20 "	— LA REINE DES RESQUILLEUSES
21-22-23-24 "	— L'HOMME A ABATTRE
25-26-27 "	— NITCHEVO
28-29-30-31 "	— LES GAIS LURONS
4- 5- 6- 7 JUIN	— LA PORTE DU LARGE
11-12-13-14 "	— AVEC LE SOURIRE
18-19-20-21 "	— TROIKA SUR LA PISTE BLANCHE
22-23-24 "	— LA PEAU D'UN AUTRE
25-26-27-28 "	— LE MESSAGER

CARTIER — Rimouski

23-25-26-27 MAI	— ANTONIA ROMANCE HONGROISE
28-39-31 Mai-1 JUIN	— CESAR
2- 3- 4 JUIN	— L'HOMME DE NULLE PART
6- 7- 8 "	— AVEC LE SOURIRE
13-14-15 "	— NITCHEVO
16-17-18 "	— COURRIER SUD
23-24-25 "	— YOSHIWARA
30 Juin-1-2 JUILLET	— LA PORTE DU LARGE

LE BON THEATRE LIMITEE—Rimouski

7- 9-10 MAI	— TROIS ARTILLEURS AU PENSIONNAT
11-12-13 "	— LE GRILLON DU FOYER
18-19-20 "	— MAYERLING
21-23-25-26 MAI	— JEUNESSE D'ABORD
27-28-30 MAI-1 JUIN	— MARINELLA

CAPITOL — Chicoutimi

6- 7 MAI	— LE MESSAGER
9-10 "	— LA GRANDE ILLUSION
13-14 "	— LA BATAILLE SILENCIEUSE
16-17 "	— A NOUS DEUX MME LA VIE
20-21 "	— PRENDS LA ROUTE
23-24 "	— LES SECRETS DE LA MER ROUGE
27-28 "	— JENNY
30-31 "	— AVEC LE SOURIRE
6-7-8-9 JUIN	— NAPLES AU BAISER DE FEU

THEATRE LAURIER — Hull

8- 9-10 MAI	— L'APPEL DE LA VIE
	— LES DEGOURDIS DE LA IIe
15-16-17 "	— LA TOUR DE NESLE
	— UN SCANDALE AUX GALERIES
22-23-24 "	— NAPLES AU BAISER DE FEU
	— LES HOMMES SANS NOM
29-30-31 "	— SAMSON
	— LE MARI DE LA REINE

THEATRE CAPITOL — Edmunston

4- 5 MAI	— J'AIME TOUTES LES FEMMES
18-19 "	— KOENIGSMARK
1- 2 JUIN	— ANTONIA ROMANCE HONGROISE
15-16 "	— L'HOMME DU JOUR
29-30 "	— NITCHEVO

SALLE DES CHEVALIERS de COLOMB Montmagny

5- 6- 7 MAI	— LE MIOCHE
9-10-11 "	— L'HOMME SANS COEUR
12-13-14 "	— PANTINS D'AMOUR
16-17-18 "	— LES DEUX GOSSES
19-20-21 "	— LES JUMEAUX DE BRIGHTON
23-24-25 "	— L'APPEL DU SILENCE
26-27-28 "	— MESSIEURS LES RONDS DE CUIR
30-31 Mai-1 JUIN	— POLICE MONDAINE
2- 3- 4 JUIN	— LA LOUPIOTE
9-10-11 "	— LE COUPABLE
13-14-15 "	— LES GAIETES DU PALACE
16-17-18 "	— J'ARROSE MES GALONS
20-21-22 "	— JOSETTE
23-24-25 "	— LA ROSE EFFEUILLEE
27-28-29 "	— LE MORT EN FUITE
30 Juin-1-2 JUIL.	— A NOUS DEUX MME LA VIE
	— LES MARIAGES DE MLLE LEVY

JOIGNEZ NOTRE LEGION de CLIENTS SATISFAITS

LES CINEMAS SUIVANTS DE LA PROVINCE DE QUEBEC ONT ETE EQUIPES AU COURS DE L'ANNEE 1937

"Cartier"	Rimouski
"Royal"	Amos
"Malartic"	Malartic
"Arcade"	Baie Comeau
"Cambrai"	Québec
"Cinéma Bey"	Thetford Mines
"Savoy"	Montréal
"Beaubien"	Montréal
"Empire"	Montréal
"Chandler"	Chandler
"Fifth Ave."	Montréal
"Laurier"	Mont-Laurier
"Capitol"	Drummondville
"Drummond"	Drummondville
"Cartier"	Hull
"Palace"	Montréal
"Auditorium"	Kénogami
"Roxy"	Montréal
"Salle Notre-Dame"	Trois-Rivières

DISTRIBUTEURS DES APPAREILS ET ACCESSOIRES :

Matériaux acoustiques Celotex
Projecteurs Motiograph
Lampes Mazda
Glissières et contrôles de rideau Vallen
Lampes à arc Ashcraft
Carbones Canadian National
Accessoires de cabine Neumade
Rectificateurs Forest
Générateurs Robin Imperial
Ecrans Hurley
Extincteurs chimiques Pyrene
Lentilles Bush Neokimo et bobines Universal
Tous les accessoires électriques.

RCA — HIS MASTER'S VOICE

DOMINION SOUND EQUIPMENTS

LIMITED

BUREAU CHEF : 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES